Collection POLICE

1 FR

R. DUCHESNE

LE CLUB DES HORS LA LOI

FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

Le club des " Hors la loi "

Roman policier inédit

par RENÉ DUCHESNE

CHAPITRE PREMIER

WEEK-END TRAGIQUE

Il pleuvait, cette nuit dominicale de fin de mai, à croire que le ciel voulait définitivement noyer la terre ou du moins les environs de New-York et la route conduisant à la ville était déserte comme en plein hiver.

L'orage menaçait depuis le matin. Tous ceux qui, fuyant New-York, allaient passer le week-end à la campagne s'étaient hâtés de rentrer chez eux. Mais il se trouve toujours des imprudents ou des optimistes et Daisy Simsonn ainsi que son fiancé, Harry Berther, étaient de ceux-là. Sans souci de ce qui pouvait arriver, les deux jeunes gens s'étaient attardés à dîner sous les arbres, en un coin des plus romantiques.

— Avec mon auto, nous serons vite rentrés, avait assuré Harry qui, très bon mécanicien, se faisait fort d'obtenir de son « tacot » un record impressionnant.

Par malheur, les moteurs ont leurs secrets ou leurs caprices et sous l'orage, à seize kilomètres de New-York, la voiture s'arrêta subitement.

— Ça alors, grogna Harry sautant à terre pour soulever le capot. Pas belle, la bagnole, c'est entendu, pas très confortable non plus mais j'ai révisé tout et je réponds d'elle. Qu'est-ce qui lui prend ?

L'antique torpédo emmagasinait des trombes d'eau

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

et Daisy, couverte de la toile de tente du camping, se sentait néanmoins transie. Elle gémit, découragée :

— C'est la sale panne, *darling !* Qu'allons-nous devenir ? Moi, si je ne suis pas à huit heures, demain, à mon poste je perds ma place.

— Moi aussi, ma pauvre Daisy ! Le directeur de l'usine n'admet aucun retard. Mais que faire ? Je ne peux pourtant pas abandonner la bagnole en pleine route et il vous serait impossible de faire le chemin à pied. Oh, je vois d'où vient la panne... irréparable ici... une bielle coulée ! Et aucun espoir de pouvoir faire de l'auto-stop. Par un temps pareil, aucune voiture ne roule sur cette route.

Daisy était descendue d'auto et, ruisselante, inspectait les alentours à la lueur des éclairs.

— J'aperçois une maison à deux cents mètres d'ici. Le mieux serait que nous allions y demander l'hospitalité de la nuit. Demain, dès le lever du jour, on trouvera bien un camion ou une voiture de laitier se dirigeant sur New-York. Ce n'est pas le moment de se trouver sans travail, Harry ! Nous qui voulions économiser de quoi pouvoir nous mettre en ménage, songez donc...

— Vous avez raison. Je vais pousser l'auto sur l'extrême droite et nous irons sonner à la porte de cette demeure providentielle. *Darling,* pourvu que vous n'ayez pas pris froid !

Elle l'aida à rouler la torpédo contre le talus puis, prenant son bras, l'entraîna vers la propriété isolée où ils espéraient trouver un abri.

Leur week-end finissait mal, mais ils prenaient cela assez bravement n'étant pas de ces heureux de ce monde auxquels tout sourit. Daisy avait vingt ans et, orpheline depuis deux ans, exerçait la profession de manucure chez un grand coiffeur de New-York. Son fiancé était le fils unique de modestes cultivateurs auxquels il ne voulait pas succéder car la mécanique l'avait toujours passionné. A vingt-quatre ans, travaillant dans une usine d'aviation, il gagnait largement sa vie. Si Daisy n'avait pas exigé un logis confortable et quelques économies pour se marier, car elle prévoyait la venue d'un baby et voulait pouvoir l'élever elle

même, les deux fiancés auraient déjà pu se marier et vivre au jour le jour, comme tant d'autres.

Harry boudait bien, parfois, et reprochait à la jeune fille ce qu'il appelait en riant ses goûts de luxe, mais au fond il n'avait d'autre volonté que la sienne et acceptait de patienter. Ils se voyaient tous les soirs, passaient leurs week-end ensemble et ils reconnaissaient qu'il en était de plus à plaindre qu'eux.

Pour le moment, riant de leur aventure, ils marchaient d'un bon pas, sous l'averse, contents d'être ensemble, de s'aimer et d'avoir devant eux un avenir de tendresse.

Ils arrivèrent enfin devant la maison entourée d'un jardin à l'abandon. La fenêtre du rez-de-chaussée était éclairée et la barrière du jardin était entr'ouverte.

A dire vrai, cette demeure isolée ne méritait pas la dénomination de « propriété ». Elle n'avait qu'un unique étage mansardé et sa façade, illuminée par les éclairs, était faite de briques rouges sans le moindre enduit.

Lampe de poche en main, Harry déchiffra la plaque clouée à la barrière « Villa Rouge » et dit :

— Elle mérite ce surnom... d'abord à cause de sa façade et puis à cause aussi des fleurs du jardin... des lis rouges, Daisy, voyez donc !... et un massif de pavots cramoisis... Vous qui n'aimez que le bleu, *darling*, vous ne souhaitez certainement pas hériter cette maison.

— Je préfère le bleu parce que je suis blonde, mais ce soir, jaune, verte, violette ou noire, cette demeure me paraît charmante. Il nous faut un toit, un simple toit pour attendre le jour. Sonnez, Harry, sinon je vais être noyée.

Le jeune homme appuya sur le bouton électrique. On perçut du dehors le bruit strident de la sonnette mais dans la villa rien ne bougea. Harry insista... sans succès, et décida :

— Entrons ! Après tout, la barrière est ouverte, la maison allumée et nous avons une bonne excuse à fournir de notre indiscrétion. Par un temps pareil, on ne laisserait pas un chien dehors.

Derrière son fiancé, Daisy traversa le jardin et péné-

tra dans le vestibule dont la porte n'était point fermée à clef. Là, Harry appela poliment puis plus haut et d'un ton impatient.

Pas de réponse ! Le vestibule, éclairé par une ampoule électrique voilée de rouge, était meublé d'un porte-manteaux et d'une banquette de chêne. Daisy soupira.

— On ne peut vraiment pas se contenter de la banquette ! Pourquoi ne répond-on pas ? La maison est habitée car enfin l'électricité ne s'est pas allumée toute seule et on ne laisse pas ouvertes les portes d'une villa momentanément abandonnée. Peut-être le propriétaire est-il sourd ou endormi ?

Et d'un geste assuré elle tourna le bouton d'une porte, pénétra dans une salle éclairée par un plafonnier et... jeta un cri de terreur...

— Qu'y a-t-il? fit Harry la poussant un peu pour entrer à son tour. Oh... c'est épouvantable...

Sur le parquet deux corps gisaient, inertes... La pièce révélait un désordre inouï, les traces d'une lutte sans merci. Une chaise cassée avait été jetée dans un coin, un tapis de table pendait déchiré. Une statuette de bronze était venue frapper une haute glace dont les éclats recouvraient le marbre rouge de la cheminée.

D'abord trop douloureusement surpris pour agir, Harry avait attiré Daisy contre lui en un instinctif mouvement de protection. Mais il se reprit vite et murmura :

— Il faut voir si ces infortunés sont morts, *darling*... L'un d'eux peut n'être que blessé...

— Oh, non, non, vous n'allez pas faire cela ! Partons vite, j'ai si peur ! Je préfère mille fois l'orage et la perspective de passer la nuit dans la voiture... Ces pauvres gens ont été assassinés et leurs meurtriers pourraient nous attaquer... Venez, je vous en conjure...

Elle lui avait pris le bras, il résista fermement.

— Du calme, voyons ! Les coupables ont fui depuis longtemps... si toutefois ces deux malheureux ne se sont pas tués l'un l'autre. Tenez, on distingue sur le mur la trace d'une balle... Pour moi, le propriétaire du lieu aura eu la visite d'un ennemi et un duel à mort s'en est suivi dont... voilà le résultat.

Malgré Daisy, il s'était agenouillé près d'un des corps, tombé face au sol.

— Diable, celui-ci a son compte. Voyons l'autre !

Le second montrait un visage couvert de sang. Atteint à la tête, il était mort sur le coup. Les deux cadavres n'avaient sur eux aucun objet, aucun papier capable d'aider à les identifier et Harry, qui semblait se passionner pour ce mystère, conclut :

— Cette affaire est assez étrange ! Il est évident que ces deux hommes sont des victimes et ne se sont pas massacrés l'un l'autre. Voyez, Daisy, celui-ci a encore les chevilles ligotées et le mort au visage en sang a les mains attachées derrière le dos. De plus, s'il s'agissait d'un règlement de comptes entre eux seuls, on retrouverait les brownings. Pour moi, *darling*, ils ont été attaqués par une bande de misérables qui les savaient ici, seuls, ce soir. Le motif du drame ? Vol ? Hum, cette maison est des plus modestes, il semble, et son propriétaire ne doit pas rouler sur l'or. Alors ? Le parquet est couvert d'empreintes de pas qui peuvent révéler, du moins, le nombre des assaillants et... Oh, mais vous pleurez, Daisy ! Pourquoi ?

La jeune fille d'une voix enrouée de sanglots fit de véhéments reproches à Harry. Qu'avait-il besoin d'enquêter sur le drame ? Il ferait mieux de décider de partir et de s'occuper de sa fiancée qui était folle de peur... Et qu'allait-on devenir ?

Il manifesta un sincère regret de sa conduite mais les enquêtes policières étaient son faible et, s'il n'avait pas été mécanicien, il aurait voulu devenir détective. Oh, il admettait facilement que cette nuit il devait surtout se préoccuper de Daisy et il proposa :

— Visitons les autres pièces. Nous trouverons bien un lit sur lequel vous pourrez vous étendre. Moi je veillerai dans le vestibule. Venez, Daisy. Pauvre petite à moi, vous êtes toute tremblante. Quel fin de week-end!

Daisy déclara qu'elle se refusait à dormir à la « Villa Rouge » dont le nom lui paraissait à présent sinistre...

— C'est que, *darling*, il n'est qu'une heure du matin et la pluie tombe encore... Soyez donc raisonnable... Vous n'avez rien à craindre puisque je veille... Et vous pensez bien que les assassins ne reviendront pas. Dès

que nous serons à New-York nous avertirons la police mais en attendant il faut rester à l'abri.

Elle s'y résigna non sans mal, mais ne voulut pas suivre son fiancé dans la chambre en fort bon ordre et assez confortable ni dans le salon couvert de housses dont il tint à faire l'inspection.

Elle s'assit près d'Harry, sur la banquette du vestibule, après que le jeune homme eut fermé la porte de la pièce tragique. Elle finit par s'endormir, la tête sur l'épaule d'Harry qui, perplexe, l'esprit en éveil, cherchait à solutionner déjà le problème de la « Villa Rouge ».

CHAPITRE II

DEUX MORTS ANONYMES

— Chef, il y a ici deux jeunes gens qui racontent une histoire effarante mais peut-être vraie, après tout. Ils ont l'air dans le bon sens. Je les fais entrer.

Parmeton, le chef du district, fixa le détective Johnster dans les yeux pour se faire une opinion. Il avait confiance en ce subtil limier qui comptait à son actif quelques retentissantes arrestations. Le sourire de Johnster le convainquit qu'il y avait quelque chose d'intéressant à écouter et il répondit :

— Amenez-moi ces témoins, mon cher, et restez ici. Vous vous chargerez de l'enquête si besoin est. Mais, mais... dans quel état sont ces jeunes fous ? D'où sortez-vous ? Vous avez failli vous noyer ?

— Non, fit Harry Berther. On a simplement fait le voyage de retour sur un camion découvert et, comme il pleut à torrent...

— Et puis, assura Daisy qui avait repris son calme habituel, nous avons passé la nuit près de deux hommes assassinés alors on n'est pas absolument dans son assiette, vous comprenez.

— Pas encore, mais j'espère que cela viendra. Expliquez-vous.

— Eh bien voilà... on a eu une panne au retour, après dîner. Oh, c'était à prévoir. Harry, mon fiancé, a beau

être bon mécanicien quand un moteur n'en peut plus...

— Au fait, Mademoiselle, au fait. L'inspecteur Johnster me dit que vous avez vu deux cadavres. Où cela ?

— A la « Villa Rouge «, chef reprit Harry, une maison en plein désert, à dix kilomètres environ d'ici... sur la route 124... Les portes étaient ouvertes, cette nuit, une des pièces était éclairée. Comme nous étions sous la pluie, je suis venu demander l'hospitalité et...

Johnster, qui avait l'esprit précis, dirigea l'interrogatoire et obtint enfin un récit assez clair de l'événement. Il prit en note le nom et l'adresse des deux témoins auxquels il recommanda de ne pas s'absenter de la ville et qu'il renvoya à leur travail.

Cela paraît sérieux, chef, fit-il après le départ des jeunes gens. Puis-je prendre un collègue avec moi et me rendre à la « Villa Rouge » ?

— Bien entendu, mon cher. Pendant ce temps je vais réclamer des renseignements sur cette maison tragique. L'avoué Hoptins me dira probablement le nom du propriétaire, il a la liste de tous les logis des environs de New-York, du plus fastueux au plus modeste. Filez sans tarder et... bonne chance.

Johnster salua et courut réclamer son collègue Noval et une voiture.

Noval était un débutant qui admirait fort son aîné et désirait profiter de son expérience pour apprendre son métier. Il avait raison. Johnster, âgé alors d'une quarantaine d'années, s'était distingué comme détective privé au Brésil avant de venir s'enrôler dans les rangs de la police de New-York, il y avait trois ans de cela.

Conscient de sa réelle valeur, silencieux et doué d'une force physique peu commune, le détective assurait mépriser les prétendues méthodes des Sherlock Holmes du monde entier.

En réalité il gardait secrets ses moyens d'enquête mais ses supérieurs ne lui en faisaient pas grief car le succès couronnait généralement ses patientes recherches.

Infatigable, ambitieux, Johnster était certes le meilleur détective des Etats-Unis et la presse, qui ne lui ménageait pas les compliments, lui prédisait le plus bel avenir.

— Alors, patron, lui dit Noval quand tous deux furent en auto, vous roulez vers un nouveau succès ? Deux victimes dans une villa isolée, c'est là un mystère que vous aurez vite éclairci. Avez-vous déjà une idée sur ce crime ?

— Non, mon petit. Imaginer ne vaut rien et les témoins font souvent des dépositions inexactes... oh, sans le vouloir, bien entendu. Ces deux jeunes gens, venus par hasard sur le lieu du drame exagèrent peut-être la tragédie. Nous pouvons très bien trouver là-bas une victime et... un suicidé, ce qui nous donnera la clef du mystère.

— Vous ne croyez pas à un règlement de compte de bandits ayant surpris à la « Villa Rouge » d'anciens complices ?

— C'est la thèse du jeune Harry Berther, grommela Johnster, mais ce garçon qui semble vouloir jouer au détective amateur me paraît surtout un lecteur passionné de romans policiers. Il a constaté que de nombreuses empreintes de pas maculaient le parquet de la salle tragique, il affirme que rien n'a été dérobé dans cette demeure, il prétend que les deux morts sont ligotés. On trouvera, en effet, les choses ainsi ce qui ne me prouvera nullement que ce n'est pas là une mise en scène après le crime pour égarer la police. Attendons donc de voir par nous-mêmes...

Noval se tut, frappé par cette supposition que les coupables avaient pu avoir le sang-froid de créer des preuves capables de faire dévier l'enquête. La puissante voiture du district stoppa enfin devant la propriété et Johnster, sautant le premier à terre, murmura :

— L'endroit est sinistre et propice aux plus noirs méfaits. Il est surprenant que, si près de New-York, ce lieu soit aussi désert.

Puis, suivi de Noval, il traversa le jardin et pénétra dans la maison. Tout y était exactement tel que les deux fiancés l'avaient vu. Ceux-ci n'avaient même pas pensé, en partant, à fermer l'électricité et Johnster abaissa le contact... au grand étonnement de son second qui lui dit :

— Ne valait-il pas mieux s'assurer qu'aucune em-

preinte digitale ne pouvait être relevée sur le commutateur, patron ?

— Oh! fit celui-ci, si les coupables sont des « as » du crime, ils avaient certainement des gants. Si ce sont des novices, les empreintes ne manqueront pas. Voyons les corps !

Il coupa avec son canif la corde ligotant les chevilles du premier mort qu'il examina longuement.

— Deux balles dans la poitrine, tirées à bout portant. Aucun papier sur ce malheureux... âgé d'environ trente ans. L'autre a reçu une balle dans la tête. Il doit approcher de quarante ans. Lequel était le propriétaire du lieu ? L'avoué Hoptins nous renseignera ce soir... Relevez les empreintes de pas, Noval, cela pourra servir.

Abandonnant les cadavres, Johnster prit le bronze qui, vraisemblablement, avait brisé la glace et marmotta, déçu :

— Parbleu, les misérables ont opéré avec des gants, c'était à prévoir... Il faudra faire extraire les balles par le médecin légiste. Nous saurons ainsi quelle est la marque du browning qui a abattu ces deux hommes.

— Pourquoi, puisque les victimes étaient ligotées et, par conséquent dans l'impossibilité de se défendre, la pièce est-elle dans un tel désordre ? demanda Noval perplexe.

— Eh, je vous l'ai dit en venant, mon petit... Les bandits ont jugé nécessaire, une fois leur coup fait, de modifier la mise en scène. Ruse bien naïve de leur part! Allons visiter les autres pièces, en attendant l'arrivée des photographes et du médecin.

Dans la chambre où, la nuit précédente, Daisy avait refusé de se reposer, Johnster trouva, dans une armoire, des vêtements féminins. Une coiffeuse, très simple, contenait cependant le nécessaire pour qu'une femme puisse se coiffer et se parfumer. Le salon aux meubles très simples mais de bon goût, semblait lui aussi celui d'une femme. Sauf un guéridon supportant un nécessaire de fumeur, rien ne révélait dans cette villa la présence habituelle d'un homme.

— A-t-on volé quelque chose ici ? se demanda Johnster à mi-voix. Aucun meuble n'est fermé à clef et je

ne vois trace d'aucun coffre. Décidément l'affaire de la « Villa Rouge » ne sera pas facile à élucider. Voyons, Noval, votre opinion ?

Le détective était revenu dans la salle commune et, sans souci des corps, s'était tranquillement assis dans un fauteuil pour y fumer un de ces petits cigares qu'il affectionnait. Peu désireux de paraître élégant et d'être pris pour un gentleman, il n'avait qu'une coquetterie, ses mains, qu'il soignait particulièrement et qu'il admira une fois de plus en fumant, avec une visible satisfaction.

Noval avoua ne rien déduire des premières constatations.

— Bravo, approuva son supérieur. Vous commencez à montrer un esprit posé, logique, discipliné. Il faut attendre encore pour trouver la bonne piste. Ici, il n'y a rien qui puisse nous orienter vers les coupables. Ah ! voici sans doute le service des photographes. Allez voir, mon cher... et ramenez-moi l'équipe ici.

Noval obéit. Quand il revint accompagné de deux photographes et d'un spécialiste de l'anthropométrie, Johnster, toujours dans son fauteuil, mâchonnait son cigare éteint et semblait plongé dans ses pensées. Il laissa les employés faire leur service et ne parut pas entendre celui qui rageait de ne pas trouver sur les meubles et les objets de la pièce tragique la moindre empreinte digitale.

Le médecin légiste arriva quelques minutes après et confirma les constatations du détective.

— Le crime remonte à hier minuit, fit-il. Les malheureux ont été tués à bout portant. L'autopsie nous précisera ces détails et nous livrera les balles restées dans les plaies. Le mort atteint à la poitrine était très myope. A-t-on retrouvé ses lunettes ?

— Non. Pourquoi ? s'enquit Noval attentif.

— Cet individu était incapable de se diriger sans lunettes; donc si celles-ci sont introuvables cela prouverait qu'il n'habitait pas ici et y fut transporté pour y être tué. L'autre a une jambe plus courte que l'autre, il boitait donc... Cela vous aidera à les identifier, Johnster.

— En effet. Merci du renseignement. Un myope et

un boiteux... C'est, ma foi, tout ce que nous savons des deux victimes mais c'est suffisant. J'ai réussi plus difficile que ça...

Les corps furent portés dans une des voitures qui fila la première vers New-York. Noval, voyant son supérieur pensif, n'osa plus l'interroger et alla arpenter le jardin dans l'espoir d'y trouver quelque précieux indice.

Ayant secondé Johnster lors des précédentes enquêtes, l'aspirant-détective était étonné de le voir, cette fois, aussi peu actif, presque découragé. Il revint dans la villa, visita à nouveau le salon et remarqua alors que, cette pièce n'avait comme mode de chauffage qu'une paire de chenets disposés dans la cheminée. Rien d'extraordinaire à cela. La villa ne devait être habitable que pendant l'été et un feu de bois suffisait sans doute, le soir, à ses habitants.

Les trois bûches posées sur les chenets étaient presque consumées. Noval, désireux de faire ses preuves, plongea les mains dans les cendres qui étaient encore tièdes. Il découvrit deux petits bouts de papier brûlé et les porta à Johnster toujours immobile dans le fauteuil.

— La villa était habitée, la nuit dernière, on y a fait du feu et brûlé des lettres. Voilà tout ce qu'il en reste.

Subitement intéressé, le détective se redressa et s'empara des deux minuscules papiers jaunis par la flamme. On pouvait néanmoins y lire distinctement, sur le papier : « ...te 12 » et sur le second : « ...erteurs dang... »

— C'est maigre, grommela-t-il plaçant les précieux fragments de lettre dans son portefeuille, mais il ne faut rien négliger. Il ne reste plus qu'à partir, mon petit. J'ai demandé qu'on fasse garder la villa mais nous n'allons pas attendre l'arrivée des agents.

Ils étaient déjà dans le jardin lorsqu'une voiture amena justement deux agents chargés de monter la garde dans la « Villa Rouge ». Johnster poussa Noval vers leur auto qui les ramena en dix minutes au bureau du district.

Le chef les attendait et leur dit :

— L'avoué Hoptins est un homme précieux ! Il est venu me fournir un renseignement important, le nom du... ou plutôt de la propriétaire de la « Villa Rouge ». Par chance, Hoptins, récemment, a été chargé d'acheter, pour le compte d'une société de construction d'immeubles, le terrain qui, en bordure de la route 124, est libre de culture. C'est là, paraît-il, une affaire superbe à cause du peu d'éloignement de la ville et on aurait l'intention de faire de ces terrains de petits cottages agrémentés de jardinets. Seulement la propriétaire de la « Villa Rouge » a refusé de céder sa propriété et l'affaire est en suspens à cause d'elle.

— Parfait, se réjouit Johnster. On a donc son nom, son adresse ?

— Naturellement. Il s'agit d'une certaine Cecilia Hermoy, célibataire de vingt-six ans, actuellement sténo-dactylo dans les bureaux de la S.P.A. Elle a hérité cette villa d'un oncle et prétend y tenir en souvenir de ce généreux parent. Hoptins ignore l'adresse personnelle de cette demoiselle mais...

— Oh, je connais les bureaux de la Société de Produits Alimentaires, assura Johnster ravi. Cela suffira pour le moment. Il est surprenant que cette personne dont la situation de fortune doit être des plus modestes ait refusé l'offre sûrement avantageuse qu'on lui fit pour obtenir cette propriété isolée. Je me charge de découvrir pourquoi Cecilia Hermoy tient tant à conserver sa maison. Cela peut donner un résultat intéressant.

— A votre aise, mon cher. Et le jeune Harry Berther ? Vous inspire-t-il quelques soupçons, lui aussi ? Au fond, son aventure est surprenante.

— Très juste, chef. Je le ferai surveiller de près. La presse est-elle au courant du drame ?

— Certes ! J'ai déjà eu la visite d'une vingtaine de reporters auxquels il m'a bien fallu répondre. Pour ne pas gêner l'enquête, je me suis surtout étendu sur l'aventure de ces deux fiancés terminant si tragiquement leur joyeux et tendre week-end. Il m'a fallu donner leur nom, leur adresse et ces jeunes gens vont être assaillis par les journalistes en mal de copie mais

nous, du moins, nous aurons un peu de tranquillité pendant ce temps-là.

Johnster approuva gaiement. Il redoutait les indiscrétions des journaux et se réjouit que son chef n'ait rien révélé concernant Cecilia Hermoy, personnage important, selon lui, dans cette tragédie si mystérieuse.

Il se promit de voir le jour même la sténo-dactylo et, se souvenant qu'il n'avait pas encore déjeuné emmena Noval dans un restaurant proche du building où se trouvaient les bureaux de la S.P.A.

Il eut l'ennui, pendant ce repas, d'entendre les crieurs annoncer la publication supplémentaire des quotidiens relatant l'affaire de la « Villa Rouge » et, mécontent, hargneux, grommela à Noval :

— Ils ne perdent pas de temps, ces maudits reporters...

— Oh, cela peut avoir du bon, riposta le jeune policier. Oui, de cette façon, Harry Berther, mis en vedette comme premier témoin, va être surveillé par la presse et ne risque pas de nous filer entre les doigts. Ce détective amateur peut en savoir plus long qu'il ne dit et nous avons intérêt à ne pas le perdre de vue.

Johnster déclara ses déductions excellentes. Il lui offrit un digestif, fuma deux de ses cigares favoris puis se sentit d'aplomb pour se lancer à la recherche des coupables.

Il chargea Noval de surveiller l'usine où travaillait Harry et se rendit seul aux bureaux de la S.P.A.

Sa montre marquait alors quinze heures vingt.

— Cecilia Hermoy ? lui répondit une blonde secrétaire un peu choquée que ce visiteur refusât de se nommer et lui envoyât dans la figure la fumée d'un affreux cigare. Elle est venue ce matin mais elle n'a pas reparu après le déjeuner... Non, je ne veux pas vous donner son adresse personnelle sans sa permission. Repassez ici demain ou écrivez-lui. Oh, Cecilia est une excellente employée et ne manque jamais le bureau. J'ignore la raison de son absence qui, j'en suis certaine, ne se prolongera pas.

Johnster, furieux, dut se contenter de cette assurance et partit sans avoir révélé son titre de détective

car il savait, par expérience, qu'on hésite toujours à renseigner la police de crainte de se voir mêlé à une affaire ennuyeuse ou dangereuse.

CHAPITRE III

UNE FEMME ÉPOUVANTÉE

Cecilia Hermoy était bien l'employée la plus ponctuelle et la plus travailleuse de la S.P.A. et le matin de l'enquête elle était venue au bureau, comme toujours, avec dix minutes d'avance.

Grande, mince, jolie avec ses cheveux bruns bouclant sur sa nuque et ses grands yeux noirs toujours graves, elle était estimée de tous ses collègues mais ne comptait aucun ami parmi eux. Non qu'on n'eût désiré la mieux connaître, mais Cecilia était très réservée et semblait extrêmement timide malgré ses vingt-six ans. Les flirts ne lui auraient pas manqué et plus d'un employé, plus d'un chef de service même, aurait volontiers demandé en mariage cette jeune fille charmante qu'on savait honnête et sérieuse. Seulement celle-ci était si triste, toujours si désireuse de conserver sa liberté et de rester solitaire qu'elle avait découragé les plus entreprenants.

Elle prenait ses repas, à midi, dans un bar automatique situé en face du building et n'avait aucune raison de ne pas revenir au bureau ce jour-là. Mais elle entendit les crieurs annoncer :

« Le mystère de la « Villa Rouge » ! Deux morts découverts par des automobilistes en panne sur la route 124... Edition spéciale ! »

Et elle acheta un journal.

La lecture de l'article relatant la déposition des fiancés dont on donnait les noms et adresses la bouleversa. Elle était devenue livide et, bien qu'elle n'eût pas terminé son déjeuner, elle sortit vivement du bar, appela un taxi et se fit conduire chez Daisy Simsonn.

La jeune manucure qui, le matin, était allée chez son patron, se trouvait incapable du moindre travail après une nuit aussi tragique et elle avait obtenu la permission de rentrer chez elle pour essayer de re-

conquérir son calme habituel. Aussi Cecilia eut-elle la chance de l'y trouver.

Daisy, en pyjama, était étendue sur un divan lorsqu'on sonna à sa porte. Elle alla ouvrir et fut étonnée en apercevant la brune inconnue.

— Excusez-moi de me présenter chez vous, balbutia Cecilia pénétrant dans le petit logis sans y être encore invitée, mais il le fallait. Je meurs de peur et vous ne refuserez pas de me venir en aide, n'est-ce pas ?

La sténo-dactylo était livide. Elle parut sympathique à Daisy qui, intriguée, lui offrit un siège, une tasse de thé et se déclara toute disposée à l'écouter.

— La « Villa Rouge » m'appartient, déclara la pauvre fille en proie à une violente émotion. Je vis seule et je vais rarement dans cette villa, legs d'un oncle qui était mon seul parent. Je ne comprends pas comment mon petit home a pu être le théâtre de ce drame nocturne et je voudrais savoir si votre fiancé ou vous n'avez rien découvert de plus que ce que vous avez déclaré à la police. Je vous en prie, ne me cachez rien ! Je cours peut-être un grand danger, maintenant.

— Je ne comprends pas... Voyons, puisque vous n'êtes pour rien dans ces deux meurtres, la justice ne peut vous accuser simplement parce qu'on a choisi votre villa pour tuer deux inconnus. A votre place je préférerais me mettre sous la protection de la loi.

— C'est impossible. « Ils » se vengeraient terriblement... sur moi et aussi sur... Oh, puisque vous savez ce que c'est que d'aimer, ayez pitié de moi ! Je veux sauver celui que j'aime... Rassurez-vous, il n'a pas pris part au drame de cette nuit mais... les coupables le connaissent, ils le tiennent en leur pouvoir... Qu'un des complices soit arrêté, découvert, et l'on me soupçonnera de l'avoir dénoncé... De là à faire payer à... celui qui m'est cher... ce qu'ils appelleront ma trahison il n'y a qu'un pas... Ils sont terribles et ne reculent devant rien.

Elle tremblait et les larmes inondaient ses joues. Daisy, émue, l'embrassa affectueusement.

— Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit à la police, je vous le jure. Harry, lui, moins bouleversé que moi, a fait sa petite enquête... Oui, il se flatte d'être un

émule des plus fameux détectives et a visité toutes les pièces de la villa. Je ne pense pas qu'il ait découvert quelque chose, en tout cas il est bien capable d'avoir gardé pour lui ce qu'il a remarqué. Cette affaire le passionne. Je le connais, il va vouloir s'en mêler... mais ne m'en dira rien car il sait combien je m'effraie facilement pour lui. Le mieux serait donc que vous l'interrogiez lui-même. Je lui ai téléphoné que, souffrante, je restais chez moi cet après-midi et il viendra dès qu'il le pourra. Attendez-le donc ici, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Cecilia accepta avec reconnaissance mais s'absorba dans ses sombres pensées au grand ennui de Daisy qui avait espéré des confidences plus complètes.

N'ayant guère dormi la nuit précédente, la blonde fiancée d'Harry s'assoupit un moment et la visiteuse, impatiente, fébrile, guetta de la fenêtre la venue du jeune homme dont la presse avait donné le portrait.

A dix-huit heures, Harry, descendant de taxi, se précipita dans la maison et sursauta quand il vit une femme inconnue de lui ouvrir la porte de sa fiancée.

Daisy, réveillée, les présenta l'un à l'autre. Le jeune homme, ému à son tour de l'effroi peint sur les traits de Cecilia, l'écouta sans l'interrompre une seule fois puis répondit :

— Vous me demandez de vous faire confiance bien que vous ne nous manifestiez pas, vous, cette entière confiance que nous méritons, cependant, croyez-le. Qu'importe ! Je suis furieux contre la police qui me traite déjà en suspect. Mais oui, *darling*, j'ai eu le triste honneur d'être surveillé tout l'après-midi par le second du détective Johnster, un nommé Noval qui ne paraît pas des plus adroits et dont j'ai facilement deviné le manège. Je connais du reste ce policier débutant dont les journaux ont souvent publié la photo près de celle de son supérieur, le fameux Johnster. J'avais déjà été importuné par les journalistes réclamant chacun un récit de notre découverte de cette nuit et mes nerfs ont été à rude épreuve, toute la journée. Aussi suis-je décidé à ne plus rien dire à personne...

— Vous savez donc autre chose que ce que vous

avez déclaré ? fit vivement Cecilia. Je vous en conjure, ne me cachez rien ! Ne m'en veuillez pas de ne pas parler franchement mais ce secret ne m'appartient pas et d'ailleurs sa révélation vous mettrait en danger, vous aussi. Je ne puis rien faire pour me défendre si vous me cachez le résultat de votre perquisition de cette nuit. Ah, je vous en supplie, parlez !

Elle était bien touchante, la pauvre Cecilia et Harry qui prétendait juger les gens du premier coup d'œil fut certain que cette infortunée n'avait rien à se reprocher. Il avoua donc, sortant de sa poche des fragments de lettre à demi consumés :

— Je n'ai rien découvert... à part cela, dans les cendres encore fumantes du feu de bois du salon. J'ai essayé de reconstituer cette missive et voici le résultat obtenu.

Il montra une feuille de papier sur laquelle il avait relevé les mots encore visibles de la lettre déchirée et jetée dans les flammes. Cecilia s'en empara vivement et lut à mi-voix :

« ... nuit, rendez-vous... maison de John qui nous y...

« Il faut ray... ereux... qui ont mér... car ils ont.,, On n'éch... la loi ! Cecilia, la femme... puis l'arrestation de... Nous y serons...

« J'amènerai... barman de ma connaissance... pour nous. Cecilia seule pourrait... ne parlera pas car elle sait... »

— Mon Dieu, gémit-elle, protégez-moi, protégez mon pauvre chéri !

— Vous comprenez donc quelque chose à cette lettre incomplète, vous ? fit Harry. Quel danger vous menace ? Ces misérables ne vous sont pas inconnus, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas vous confier à moi ? Je saurai bien vous protéger, vous sauver mais il faut que les coupables soient arrêtés, punis. En vous taisant, vous vous faites leur complice.

— Je n'y puis rien. Ils me tiennent et je ne peux pas réclamer la protection de la police. Pourtant, je vous le répète, je n'ai rien à me reprocher. Si je révélais quoi que ce soit, l'homme pour lequel je donnerais ma vie serait torturé, massacré ! Il va falloir que je disparaisse mais je vous en conjure, ne parlez à

personne de ces fragments de lettre et donnez-les-moi Ils seront peut-être ma sauvegarde si ces misérables me découvrent ou menacent celui que je veux sauver.

Harry allait protester mais sa fiancée le pria de consentir à ce que demandait Cecilia et il se contenta de remettre dans sa poche le feuillet sur lequel il avait relevé les quelques mots déchiffrés par lui.

— Qu'allez-vous devenir ? Mademoiselle ? demanda Daisy qui éprouvait une profonde sympathie pour l'infortunée.

— J'ai, par bonheur, quelques économies, je vais vivre à l'écart, dans un faubourg éloigné de la ville. Je sortirai le moins possible car, hélas, je dois me garder également de la police et des bandits qui ont commis leur odieux forfait dans ma villa. Ah, comme je regrette d'avoir refusé de vendre cette maison ! Mais j'espérais qu'un jour je pourrais y abriter mon bonheur retrouvé... A présent, je ne crois plus au bonheur...

Daisy lui avait pris la main et essayait de la consoler. Harry, pour dissimuler son émotion devant une telle angoisse, était allé à la fenêtre dont il souleva le rideau.

La rue s'encombrait de tous les travailleurs regagnant leur demeure. Sur la chaussée, les voitures roulaient en rangs serrés et il semblait inadmissible qu'une femme pût redouter quelque chose en cette immense ville surpeuplée. Le jeune homme qui possédait vraiment des dons d'observation aperçut tout à coup, dans la foule, la haute taille du détective Johnster et la silhouette élancée de Noval. Tous deux, au signal de l'agent arrêtant la circulation intense des autos, traversèrent la chaussée et se dirigeaient vers le trottoir où se trouvait la maison de Daisy.

— Sapristi ! s'écria-t-il se retournant vers les deux femmes, Johnster paraît vouloir monter ici... S'il trouve Cecilia il voudra l'interroger et c'est ce qu'elle paraît redouter le plus... Mademoiselle, partez vite... et si vous êtes prise, affirmez que vous ne nous avez pas vus. Nous, nous nierons connaître votre existence. Venez, par l'escalier de service vous arriverez aux cuisines de l'hôtel voisin... Bonne chance et si vous avez

besoin de moi, rappelez-vous que vous pouvez compter sur mon dévouement.

— Merci. Vous êtes tous deux bons et généreux... Ah, mais... je peux être découverte et l'on me fouillera... Tenez, reprenez ces papiers, mais cachez-les bien car je viendrai peut-être un jour vous les réclamer... Au revoir, vous qui vous montrez mes amis...

Harry avait ouvert la porte de la cuisine. Daisy, par prudence, cacha les fragments brûlés au fond d'une boîte de fer qu'elle remplit de cacao et plaça sur une étagère de la cuisine. Puis, non sans émoi, elle retourna s'allonger sur le divan pendant que son fiancé, ayant refermé la porte de service, venait s'asseoir près d'elle.

— Du calme, *darling*. Ces limiers ne sont pas si forts qu'ils le pensent. A nous deux, nous arriverons facilement à leur donner le change.

On sonna à la porte. Le jeune homme, sans hâte, alla ouvrir et s'écria :

— Tiens, master Johnster ! Si j'étais jaloux, inspecteur, je trouverais louche votre visite à ma fiancée. Entrez tout de même...

C'est ce que fit le détective, oubliant de retirer son chapeau et de s'excuser de continuer de fumer dans le logis d'une femme. Daisy s'était levée et, essayant de sourire à l'intrus, murmura sans oser le regarder :

— Cette affreuse nuit m'avait donné une migraine épouvantable et j'ai obtenu la permission de ne pas travailler cet après-midi. Dans ma profession, il ne faut pas trembler.

— C'est juste, vous êtes manucure, n'est-ce pas ? Vos clientes ne vous pardonneraient pas un coup de lime maladroit, railla Johnster qui, sans gêne inspectait le petit appartement. Vous êtes gentiment logée. Ici, la salle de bain et voici la cuisine... Tiens, de charmants souliers féminins un peu humides ont laissé la trace récente de leur passage... et ce ne sont pas les vôtres, vous portez des sandales à ce que je vois.

Puis, ouvrant la porte du palier, il hurla dans l'escalier :

— Noval, surveille la sortie de service, elle donne dans les cuisines de l'hôtel...

Rentrant près des jeunes gens atterrés, il plaisanta :

— Vous aviez une visite que ma venue a effrayée, je crois ? Qui est-ce ?

— Personne, grogna Harry. Vous autres, détectives, vous voyez partout des empreintes mystérieuses... Il a plu toute la journée et Daisy a une femme de ménage. J'imagine que ce n'est pas défendu ?

— Pas mal trouvé, mon garçon. Le malheur c'est que vous êtes surveillé et que j'avais également placé un agent devant l'immeuble de votre future femme. Or cet agent nous a signalé le passage dans cette maison d'une jolie femme brune qui, avant de prendre l'ascenseur, a longuement regardé les plaques portant le nom des locataires. Celui de Daisy Simsonn l'a particulièrement intéressée et elle s'est enfin décidée à monter. Allons, fit-il d'un ton plus sec, assez de cachotteries. Il pourrait vous en cuire... N'oubliez pas qu'il s'agit de deux meurtres. Celui qui dissimule à la police la moindre chose ayant rapport à un crime devient le complice des coupables et peut être poursuivi comme tel.

Daisy, les nerfs à vif, éclata en sanglots. Harry, maîtrisant mal sa colère, riposta :

— Eh bien, arrêtez-moi ! Vous en mourez d'envie, ça se voit... Je déclare que j'ai dit tout ce que je savais et que je ne prononcerai pas un mot de plus concernant cette affaire qui nous a gâché notre dernier week-end. Ah, je peux découvrir un nouveau crime, je vous jure bien que je me garderai d'avertir la police... qui traite des témoins comme des criminels. *Darling*, calmez-vous... Ces hommes se croient tout permis... mais j'aviserai la presse de vos agissements, Johnster! Vous outrepassez votre droit.

Le détective qui, ayant fini son cigare, en jeta le bout sur la carpette, haussa les épaules et s'immobilisa devant la fenêtre. Soudain, il l'ouvrit et fit un geste pour appeler quelqu'un. Daisy, tremblante de crainte, se cacha le visage dans un coussin et son fiancé grogna des mots indistincts... à l'adresse de l'inspecteur Johnster qui préférait tourmenter les innocents té-

moins plutôt que d'affronter des meurtriers redoutables.

Celui-ci, peu soucieux de ce que pensaient de lui les deux jeunes gens se précipita sur le palier en entendant l'arrêt de l'ascenseur qui déposa Noval à cet étage.

— Alors ? Cette femme...

— Nous la tenons ! Elle déclare avoir voulu rendre visite à miss Daisy Simsonn mais avoir renoncé à son projet car elle ne connaît pas cette jeune fille et craignait d'être éconduite.

— Vous êtes en relation avec Cecilia Hermoy, miss Daisy ?

— Non, je ne connais pas cette personne. Qui est-ce?

La petite avait réussi à paraître sincère. Johnster, dérouté, marmotta :

— Après tout, c'est possible. Au revoir, jeunes gens. Mais n'essayez pas de quitter New-York ni même votre domicile habituel. On aura sûrement encore besoin de votre précieux témoignage. Noval, la fille Cecilia Hermoy est bien gardée, hein ?

— Elle est en taxi et encadrée de deux de nos hommes.

— Je vais les rejoindre et conduire cette intéressante personne dans le bureau du chef. Vous... perquisitionnez donc ici... Si ces deux amoureux sont tellement innocents, ils ne s'opposeront pas à ce que vous fassiez la preuve de cette innocence.

— C'est illégal, hurla Harry furieux... Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi.

Il avait pâli, un sourire de Daisy le calma et il ajouta :

— Oui, c'est illégal mais si cela doit nous débarrasser définitivement de votre présence, faites donc... L'espoir de ne plus vous voir vaut bien quelques sacrifices.

Johnster, satisfait, disparut et Noval, sous le regard des jeunes gens, inspecta minutieusement le petit logis. Il ne pensa pas à vider les boîtes posées sur l'étagère de la cuisine et comportant l'indication des denrées qu'elles renfermaient. N'ayant rien trouvé, il s'excusait piteusement une heure après et s'empressait

de disparaître, conscient que son supérieur avait, en effet, outrepassé son droit et pouvait être sévèrement blâmé en haut lieu.

Les fiancés purent enfin respirer et Daisy murmura, craintivement :

— Nous ne pouvions pas dénoncer la pauvre Cecilia mais je crois que nous voilà dans une mauvaise passe, mon chéri... Dites, vous n'allez pas continuer de vous occuper de ces meurtres ? S'il vous arrivait malheur je n'y survivrais pas.

— Soyez courageuse, *darling*... J'enquêterai en marge de la police et personne ne pourra me soupçonner mais je veux découvrir le secret de la « Villa Rouge ». Je veux aussi sauver l'infortunée Cecilia qui ne peut compter que sur nous. Voudriez-vous donc que votre futur époux soit un lâche, Daisy ?

— Oh, non, gémit la petite, mais j'ai tellement peur pour vous !

Il essaya de l'égayer un peu et parvint à la décider à l'accompagner au restaurant puis au cinéma.

La jeune fille admirait beaucoup son fiancé et sentit sa confiance lui revenir. Harry ne lui assurait-il pas que les malfaiteurs finissent toujours par être arrêtés et que force restait fatalement à la loi ?

D'ailleurs, elle pensa qu'Harry exagérait ses mérites policiers et était bien incapable de découvrir les meurtriers de la « Villa Rouge ». Cette conviction la calma et elle put suivre les péripéties du film qui relatait les malheurs immérités d'une jeune fille pauvre épousant à la fin du scénario un beau jeune homme qui l'adorait.

CHAPITRE IV

LA DISPARITION DE CECILIA

Johnster avait pris place près de Cecilia dans le taxi qui roulait vers le bureau du district. Il se garda bien de poser la moindre question à l'infortunée qui, effondrée, paraissait du reste incapable de prononcer une seule parole.

Lorsqu'on la conduisit devant le chef de police elle

avait reconquis un peu de calme et put décliner ses nom, âge et profession. Elle reconnut être la propriétaire de la villa tragique et conta comment, ayant lu le nom des témoins dans un journal, elle avait décidé de voir Daisy Simsonn pour avoir des renseignements plus complets sur l'état actuel de la « Villa Rouge ».

— Et vous avez vu cette jeune fille ? Répondez donc...

— Non. Au moment de sonner chez elle j'ai compris combien cette visite était déplacée.

— Pourquoi n'avez-vous pas repris l'ascenseur et avez-vous préféré emprunter l'escalier de service ? On vous a trouvée près des cuisines de l'hôtel voisin, c'est étrange, vous le reconnaîtrez.

Le chef de police parlait sans rudesse et Johnster, présent à l'interrogatoire, n'osa pas intervenir. Un peu plus calme, Cecilia répondit :

— Depuis que j'ai appris le drame qui s'était commis dans cette villa, c'est-à-dire depuis treize heures... je ne sais plus ce que je fais. La nouvelle de ces deux morts trouvés chez moi m'a bouleversée. J'ai peine à croire une telle horreur possible. Je... j'ai longé le couloir, après avoir renoncé à voir miss Simsonn... et j'ai trouvé un escalier que j'ai pris machinalement. On ne peut me faire grief d'un désarroi bien naturel...

— Soit, reconnut le chef de police recommandant d'un geste le silence à Johnster exaspéré. Signez votre déposition, miss... et restez à notre disposition. Il vous faudra nous accompagner là-bas pour nous dire si rien de ce qui vous appartient n'a disparu. Vous êtes libre... Un mot encore ! Vous ne nous avez rien dissimulé, j'espère ? Ce serait grave pour vous, songez-y bien.

— J'ai tout dit... mon nom, ma situation et ce qui concerne ma villa où je vais rarement car je vis seule, sans amis et ma solitude me pèserait plus encore dans cette maison isolée... qui me reste chère à cause des souvenirs d'enfance qu'elle représente pour moi. A présent, je ne désire plus y retourner et je suis décidée à la vendre comme on me l'avait proposé. Puis-je partir, Monsieur ?

— Certainement. Restez un instant, Johnster...

Le détective obéit en grognant et dut laisser Cecilia sortir seule.

— Vous avez tort, chef, de ne pas faire suivre cette fille qui ment effrontément, j'en suis certain.

— Simple impression, mon cher, et qui ne nous donne pas le droit de traiter cette femme en coupable ni même en suspecte. Après tout, son trouble de cet après-midi est justifié. Apprendre que deux meurtres ont été commis dans sa maison de campagne peut troubler un cerveau de jeune fille seule au monde. Mais je ne vous défends pas de vous renseigner sur Cecilia Hermoy. Voyez donc l'avoué Hoptins qui doit savoir quelque chose sur l'oncle mort, lequel avait peut-être des relations équivoques. Il ne faut rien négliger mais, je vous le recommande, restez dans la légalité, mon cher... Lors de vos précédentes affaires qui furent pour vous de retentissants succès, vous vous êtes montré en tous points irréprochable et remarquable. Continuez ainsi... Vous triompherez une fois de plus, j'en suis certain.

— Merci chef, mais c'est dur de savoir, de sentir que ces jeunes gens jouent la partie contre vous et dissimulent la vérité.

— Il faut des preuves, Johnster... Cherchez-les. Oh, je suis tranquille, vous les trouverez.

Malgré l'heure tardive, le détective qui digérait mal la conviction d'avoir été berné par les trois jeunes gens, se présenta chez l'avoué. Hoptins était un vieillard extrêmement aimable. Il accueillit fort bien Johnster et compulsa pour lui les actes concernant l'héritage légué par feu Georges Hermoy.

— Tiens, s'exclama-t-il, voilà qui m'avait échappé. Je vieillis, décidément... Georges Hermoy est mort il y a quatre ans. Il avait servi de tuteur à sa nièce Cecilia, sa seule parente, et il est naturel qu'il lui ait légué sa petite propriété mais Cecilia était, à cette époque, mariée depuis quelques semaines et son mari l'accompagna ici. Ce jour-là, j'étais absent, les époux furent reçus par mon secrétaire qui les pria de revenir, puis rédigea pour moi cette petite note que j'avais totalement oubliée, car quelques jours après, la jeune femme se présenta seule, sous son nom de jeune fille.

Johnster prit le papier, le lut et le mit dans sa poche.

— Très intéressant, fit-il. Cette Cecilia est des plus compromises dans l'affaire qui nous occupe. Pourquoi a-t-elle caché qu'elle était mariée ? Je ne serais pas étonné qu'un des hommes tués dans sa villa fût son malheureux époux. Je vais m'en assurer. A propos, vous n'avez jamais vu cet individu ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, j'étais absent lors de son unique visite en mon étude.

— Mais votre secrétaire pourrait au besoin identifier un des morts ?

— Sans doute, si ce malheureux fut bien l'époux de cette femme et si mon employé était encore à mon service mais il m'a quitté il y a six mois pour retourner dans sa famille, à Mexico.

— Très fâcheux. Enfin, on essayera de se passer de son témoignage. Bonsoir, Hoptins. Non, non, ne me reconduisez pas, je connais la maison et vous paraissez très las.

L'avoué le reconnut mélancoliquement. Il allait sur ses soixante-dix ans et se déclarait extrêmement fatigué.

— Il est grand temps que je vende mon étude et prenne un repos nécessaire, mon cher Johnster.

Celui-ci, inquiet de l'état de son hôte, s'offrit à appeler un domestique, mais le vieillard répondit que son valet de chambre ne couchait pas dans la maison.

— Soyez assez aimable pour verser dans un verre quelques gouttes d'un flacon qui se trouve sur cette étagère, mon ami. C'est un remède violent contre les troubles cardiaques dont je souffre mais une petite dose n'est nullement dangereuse et me fera grand bien.

Le détective lui rendit ce léger service puis, prenant congé, rentra chez lui où il vivait seul, car il prétendait n'avoir pas le droit de fonder une famille, étant continuellement exposé dans cette profession périlleuse d'adversaire du crime.

La concierge de l'immeuble s'occupait de son ménage et estimait beaucoup ce locataire un peu trop taciturne à son gré mais sobre et sérieux et qui était

considéré à New-York comme le roi des détectives.

La journée avait été exténuante pour Johnster qui, dès qu'il fut au lit, s'endormit immédiatement.

⁂

Les journaux se passionnaient pour le mystère de la « Villa Rouge » et trois reporters connus essayaient de mener une enquête personnelle car la police leur livrait peu de détails.

L'un d'eux, Jimmy Strak, réussit le lendemain matin à pénétrer dans les locaux de l'Institut médico-légal et put contempler les corps des deux victimes attendant dans des compartiments frigorifiques l'heure de l'autopsie.

— Tiens, remarqua le journaliste, les doigts de ces pauvres types ont été brûlés avec un liquide corrosif, il me semble. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— J'ai, en effet, fait cette remarque qui empêchera toute identification des empreintes digitales au cas où ces deux morts auraient subi une condamnation. Cela renforce ma conviction que les victimes ne devaient pas valoir mieux que leurs meurtriers.

— C'est bizarre que le chef de police ne nous ait pas signalé ce détail. Ah, on est plutôt chiche de renseignements, au district. Je vais aller exiger des explications concernant cette réserve inhabituelle des détectives. Que diable, nous avons le droit de savoir pour renseigner nos lecteurs et rien ne justifie un silence concernant cet important détail.

Rédacteur d'une des plus importantes feuilles de New-York, Jim Strak ne passait pas précisément pour commode et patient. Il fit irruption dans le bureau du chef et lui dit brutalement ce qu'il pensait de ses procédés. Parmeton, fort surpris, assura tout ignorer de l'histoire des doigts brûlés et relut tout haut le rapport détaillé du médecin légiste.

— Vous voyez, Strak, ajouta-t-il, il n'est pas fait mention de ce que vous me révélez. Lorsque le méde-

cin a examiné les victimes, celles-ci avaient des mains intactes. Johnster, du reste, se serait aperçu de la chose et m'en aurait parlé. Il est évident qu'on a dû, après les constatations légales, brûler les doigts des morts avec un acide. Mais qui a fait cela, comment et où ? Décidément, les bandits sont très forts et ne manquent pas d'audace.

Strak, un peu calmé, s'en fut à son journal et Parmeton téléphona au détective mais sans pouvoir l'atteindre. Johnster était déjà parti en compagnie de Noval. Les deux policiers, d'ailleurs, arrivèrent au district une heure après. Johnster était dans un état d'exaspération qui prouvait sa déconvenue.

— Je suis allé chez Cecilia Hermoy que, hier soir, Hoptins m'a assuré mariée depuis quatre ans au moins. C'était là un motif suffisant pour une arrestation puisqu'elle nous a volontairement caché son réel état civil. Or, la jeune femme a disparu depuis hier ! On ne l'a vue ni chez elle ni au bureau de la S.P.A. Nous sommes allés chez Daisy Simsonn. Là non plus aucune trace de cette femme. J'ai donné ordre de visiter tous les hôtels de second ordre et donné par téléphone à tous les districts le signalement de cette misérable. Ah, chef, je regrette votre indulgence à son égard car, pour moi, elle est un témoin important sinon une complice.

Parmeton, fort ennuyé, reconnut avoir manqué de flair et il donna personnellement aux brigades motocyclistes l'ordre de rechercher Cecilia.

— Vous paraissez très nerveux, Johnster, constata-t-il ensuite, frappé de l'état du grand détective. Vous n'êtes pourtant pas de ceux qui se découragent si vite? L'affaire est compliquée, soit, mais le drame n'est vieux que de trois jours et nous avons une piste sérieuse en cette Cecilia. Ah, il faut que je vous révèle un fait nouveau et important... Après les constatations légales, les empreintes digitales ont été détruites sur les cadavres. Mais cette fois les bandits ont raté leur coup car ils nous prouvent ainsi que les deux victimes étaient des malfaiteurs. Je vais envoyer partout leurs photographies et signaler que le plus jeune était

myope et l'autre boiteux de la jambe droite. Cela peut donner un bon résultat.

Johnster haussa les épaules. Il restait sceptique et répondit que cela demanderait beaucoup de temps. Selon lui, le plus pressé était de retrouver Cecilia dont il avait maintenant le nom exact, ajouta-t-il.

Il fouilla dans sa poche, se troubla et balbutia, effaré :

— Je n'ai plus le papier que m'a remis hier le vieux Hoptins... Décidément, nous avons affaire à de rudes adversaires. Noval, vous n'avez rien remarqué en cours de route ? Personne ne s'est approché de moi dans la rue ou au café où nous avons bu quelque chose ?

Respectueusement silencieux selon son habitude, le jeune policier réfléchit un instant et dit :

— Au bar nous avons été bousculés par un ivrogne que le garçon jetait dans la rue. Lui seul a pu, en feignant l'ivresse, voler ce papier.

— Et pour remettre la main dessus, grogna le détective, il n'y faut pas songer. J'ai à peine regardé cet individu. Vous non plus, sans doute ?

— Non, chef. Il m'a paru être vraiment ivre.

— Bah, je n'ai qu'à téléphoner à l'avoué qui se souviendra probablement du nom du mari de cette femme. Vous permettez, chef ?

Prenant l'appareil, Johnster eut très vite au téléphone le valet de chambre du vieux Hoptins mais ce qu'il entendit acheva de le décourager.

— Hoptins est mort cette nuit... Le médecin, appelé ce matin, a constaté que le vieillard avait succombé à l'absorption massive d'un remède très violent destiné à soulager des crises cardiaques... Pauvre Hoptins ! Hier soir, lors de ma visite, il souffrait beaucoup et je lui ai moi-même, sur sa prière, donné quelques gouttes de cette potion. Sans doute, dans la nuit, se sentant plus mal a-t-il commis l'imprudence d'avaler une trop forte dose de ce remède... Décidément le hasard lui-même se met contre nous.

Noval fit observer qu'on avait pu supprimer ce témoin.

— Ne dramatisons pas, grommela Parmeton. Si forts qu'ils soient, les bandits n'ont pas pu savoir que

Johnster avait obtenu un renseignement précieux et perdrait ou se ferait voler la note que lui remit l'avoué. Il n'y a là qu'une coïncidence regrettable puisque vous ne vous souvenez plus du nom du mari de Cecilia, Johnster.

— En effet. Possédant la note portant le nom du mystérieux mari, je n'avais pas attaché une attention particulière à ce nom... et tout est à recommencer. Un seul espoir nous reste, retrouver cette femme !

Son instant de faiblesse était passé. Il retrouva subitement son énergie habituelle et, le visage durci, déclara qu'il mettrait la main sur Cecilia, dût-il pour cela visiter lui-même toutes les maisons de New-York.

Deux agents avaient mission de surveiller Daisy Simsonn et son fiancé et Johnster put se consacrer uniquement à son enquête concernant la mystérieuse sténo-dactylo.

Mais quatre jours passèrent sans amener le moindre résultat. La jeune femme avait-elle quitté la ville ?

De son côté, Parmeton attendait encore les renseignements réclamés à tous les directeurs de prison des deux Amériques. Il craignait d'être obligé d'alerter la police européenne et ne se dissimulait pas qu'il perdrait là un temps précieux. La presse, elle, furieuse de ne rien savoir, blâmait, comme toujours, la police qu'elle disait incapable de mener à bonne fin une enquête criminelle.

Cet échec, le premier de sa brillante carrière, avait abattu Johnster qui ne pouvait plus maîtriser ses nerfs et parlait d'abandonner la partie.

— Qu'on charge d'autres collègues de poursuivre l'affaire. Moi, je me sens réellement incapable d'y voir clair dans ce mystère.

Parmeton repoussa cette demande et se contenta de lui adjoindre deux détectives assez adroits, Sullivan et Freyki. Mais les collaborateurs de Johnster piétinaient comme lui. Néanmoins, voyant leur camarade très abattu, ils tentèrent de prendre quelque initiative sans lui en parler et Noval, qui sentait son admiration pour Johnster se refroidir devant son incapacité passagère, confia aux deux hommes le résultat de ses impressions personnelles.

— Je crois qu'on arriverait à Cecilia par Daisy Simsonn. La petite manucure a reçu hier une lettre qui l'a bouleversée au point de réclamer de son patron un congé d'une journée. L'agent chargé de la filer l'a vue entrer à l'hôpital Merthem. Pourquoi ne pas s'informer près du docteur du but de la visite de cette jeune fille ?

Ils se rendirent immédiatement tous trois à cette clinique.

Le docteur Merthem parut fort surpris de les voir et se retrancha derrière le secret professionnel.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis peu au courant des visites faites à mes malades. Mon établissement est librement ouvert au public, tous les jours de treize à seize heures et l'on ne demande pas les papiers des parents ou amis des personnes soignées ici. Peut-être, après tout, cette jeune fille est-elle simplement venue consulter un des internes de service.

— Docteur, l'affaire est des plus graves, insista Sullivan. Ne pouvez-vous nous soumettre la liste de vos malades actuels ?

Merthem ne pouvait refuser et s'exécuta. Deux pensionnaires, des femmes, étaient signalées sur le registre des entrées comme ne possédant sur elles aucun papier d'identité. L'une avait été frappée de congestion dans la rue, trois jours avant. L'autre, victime d'un accident d'auto le jour même où Cecilia avait été appelée à la police, était dans le coma et l'on ne répondait pas de la sauver.

— Pouvons-nous voir cette blessée ? Il nous suffira de jeter un rapide coup d'œil sur son visage...

— Je regrette, master Sullivan, mais la moindre émotion peut hâter la fin de cette infortunée qui, du reste, porte des bandages empêchant actuellement son identification.

— Est-elle brune, blonde ? Quel âge environ ?

— Elle est plutôt brune. Quant à son âge exact... je l'ignore. Il me faudrait l'examiner particulièrement et, je vous le répète, son état ne permet pas cet examen.

— Faites-nous, du moins, livrer les vêtements qu'elle portait.

— Ils étaient dans un tel état qu'on les a jetés. La malheureuse a été littéralement happée par une voiture de sport et c'est miracle qu'elle ne soit pas morte sur le coup.

Il était évident que Merthem ne voulait pas renseigner les policiers. Ceux-ci n'avaient aucun droit de le forcer à parler et ils durent s'en aller sans avoir rien obtenu.

Noval, qui loin de Johnster l'intimidant toujours beaucoup, montrait enfin des qualités jusqu'alors ignorées, proposa d'examiner les rapports des récents accidents d'autos. Il trouva facilement celui concernant la blessée de la clinique et se rendit avec ses deux collègues chez l'automobiliste responsable.

C'était un jeune homme habitant un des premiers hôtels de New-York. D'abord en méfiance car il croyait à une enquête contre lui, il parla librement dès qu'on l'eût rassuré.

— Je roulais vite, c'est entendu, mais pas exagérément et la chaussée était alors livrée aux autos. Je n'ai pas vu cette imprudente traversant la rue sans attendre le signal de l'agent. J'ai freiné dès que j'ai entendu les cris d'effroi des passants. Par malheur, la tête de cette femme avait violemment heurté le capot de la voiture et son corps se trouva pris sous ma roue avant. Quand on eut dégagé l'infortunée, elle avait la figure en sang, les vêtements en lambeaux. J'ai cru qu'elle était morte... Naturellement je me suis chargé des frais de clinique mais, je l'affirme, je ne suis pas coupable d'imprudence. Cette femme aurait dû attendre, comme tous les autres piétons, que l'ordre eût été donné aux autos de stopper. Le rapport de l'agent prouve d'ailleurs qu'elle seule est responsable de l'accident.

— Bref, coupa Freyki, vous ne pouvez pas nous donner le signalement de la blessée ?

— Non. Je ne l'ai pas vue... avant... et après personne dans l'état où elle était n'aurait pu la reconnaître.

— Votre opinion, Noval, fit Sullivan quand les trois policiers furent attablés dans un bar désert à cette heure.

— Pour moi, la blessée est bien Cecilia Hermoy mais il nous faut patienter pour en avoir la certitude. Au reste, je crois que cette femme est, non une complice, mais une victime de la bande tragique. Oh! je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, c'est chez moi une intuition, voilà tout et Johnster me reprocherait de ne pouvoir appuyer sur rien de réel cette conviction.

— Attendons donc, se résigna Sullivan... qui promit à Noval de ne pas parler à Johnster de ce qu'ils avaient fait ce jour-là.

Noval, garçon intelligent et imaginatif, craignait les sarcasmes du grand détective. Mais il eût pourtant juré que Cecilia Hermoy était incapable de complicité criminelle.

Un peu découragé, le trio se sépara. Sullivan, infatigable, se rendit chez le médecin légiste qui affirma, une fois de plus, que lors de son examen des cadavres à la « Villa Rouge », les doigts des morts étaient intacts.

Le personnel de l'Institut médico-légal qu'il interrogea ensuite, assura que personne n'avait pu opérer dans l'établissement. Le liquide corrosif avait donc été employé à la « Villa Rouge », après les constatations légales ?

Dans la soirée, Sullivan rejoignit Noval et eut avec lui une longue conversation.

— Johnster m'a paru trop sûr de lui au début de cette affaire, reconnut le second du grand détective. Je crois, en effet, qu'il a inspecté les autres pièces de la maison tragique pendant que j'examinais les allées du jardin. Un complice a donc pu pénétrer dans la salle du crime et opérer en toute tranquillité. Il lui était facile de se dissimuler dans un taillis derrière la villa et d'attendre que la pièce fût déserte pour s'y glisser par la porte-fenêtre ayant vue sur le jardin. Nous avons négligé de nous assurer que personne ne se trouvait là... et c'est naturel. Le crime, selon les deux premiers témoins, avait eu lieu avant minuit et nous ne sommes arrivés, nous, qu'à huit heures du matin. Les coupables, avons-nous pensé, étaient déjà loin. Mais nous avons eu tort... Il est évi-

dent que les bandits avaient intérêt à empêcher ou à reculer l'identification de leurs victimes et l'un d'eux a eu l'audace de revenir sur le lieu du crime pour rendre impossible la prise des empreintes digitales des assassinés. Quant aux marques de pas elles ont, vous le savez, révélé qu'une dizaine de personnes, y compris les deux fiancés, Johnster et moi, avaient pénétré dans la villa. Il y a donc six coupables puisque, de toute évidence, les victimes ont été portées dans la pièce. Aucune empreinte, en effet, ne correspond aux souliers qu'ils portaient. Six bandits d'une audace inouïe et qui réussissent à tenir en échec le fameux Johnster, l'as des détectives ! Je crains que cela n'abatte exagérément celui-ci. Il est exaspéré et en perd ses précieuses facultés... Sans lui, pourrons-nous espérer réussir, hélas?

— Pourquoi pas ? Au fond Johnster a eu surtout de la chance en ses précédentes enquêtes.

Sullivan était visiblement jaloux de la popularité de son collègue. Il se croyait capable de faire mieux que lui et Noval ne protesta pas, bien qu'il connût les réelles qualités de son supérieur et rendit secrètement hommage à son calme courage comme à sa ténacité. Mais la presse elle-même doutait à présent des dons de Johnster tant il est vrai qu'on ne pardonne pas aux héros de la veille de ne pas continuer de réussir, malgré les difficultés d'une affaire de ce genre.

Johnster, pourtant, ne restait pas inactif et, browning dans sa poche, passa sa soirée dans un bar où se réunissaient les pires malfaiteurs de la ville. Il savait qu'une indiscrétion est toujours possible et espérait glaner là des renseignements utiles.

Brave, ayant fait le sacrifice de sa vie en adoptant la profession de détective, il entendait avoir le dernier mot et sortir vainqueur, une fois de plus !

N'ayant confiance qu'en lui, il était résolu à mener l'enquête sans le secours de ses collègues. Il avait avoué à Parmeton qu'il suivait une piste sérieuse mais n'avait pas voulu en dire plus et son chef lui faisait entièrement confiance.

CHAPITRE V

LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

Daisy Simsonn s'était aperçue qu'elle était constamment suivie par un agent en civil et elle n'en éprouvait aucune contrariété. Mieux, la présence de ce policier la rassurait entièrement et lorsqu'elle sortit, ce matin-là, elle alla même tout droit vers l'agent et lui dit en souriant :

— Arrêtez-moi un taxi je vous prie et accompagnez-moi au bureau du chef du district. Je veux lui parler.

L'homme obéit et fit monter la jeune fille en auto. Il s'assit près d'elle en demandant :

— Des révélations à faire, hein ? Ça ne me surprend pas... vous êtes une jeune personne raisonnable et mieux vaut, vous l'avez compris, faire confiance aux défenseurs de l'ordre. Votre visite à l'hôpital Merthem a été signalée, je vous en préviens.

— Tant mieux. Du reste, je savais qu'on la connaissait, je vous ai vu, en sortant de la clinique. Je vous préviens que je ne parlerai qu'au chef, M. Parmeton.

— J'espère qu'il sera là. En tout cas, quatre détectives s'occupent de l'affaire et en l'absence du chef vous pourriez...

— Non, non... Après tout, je viens déposer spontanément et j'ai bien le droit d'imposer mes conditions.

Elle était devenue très crâne, la craintive Daisy. C'est qu'elle avait, la veille, pris conseil d'Harry lequel, satisfait de la savoir sous la surveillance de la police, lui avait assuré que c'était pour elle la plus sûre des protections.

Parmeton était dans son bureau et reçut immédiatement la jeune fille qui lui remit des fragments à moitié brûlés... et la reconstitution de la mystérieuse missive.

Le chef du district lut l'incompréhensible billet et demanda :

— Où avez-vous trouvé cela ?

— Dans les cendres de la cheminée qui se trouve dans le salon de la « Villa Rouge », où les meurtriers

avaient fait du feu, sans doute pour sécher leurs vêtements. Ce n'est pas moi qui ai fait cette découverte mais mon fiancé, Harry Berther. Il a essayé de reconstituer la lettre sur ce papier.

— Vous auriez dû me remettre ceci lors de votre premier interrogatoire ou en parler à Johnster quand il perquisitionna chez vous.

— Ce détective est si effrayant, chef ! Il soupçonne tout le monde, mon fiancé, moi... On se sent peu disposé à lui faciliter la besogne mais nous avons réfléchi, Harry et moi, et nous avons cru de notre devoir de ne plus rien vous cacher. Naturellement, je continuerai à être protégée par un de vos hommes, n'est-ce pas ? Il faut me le promettre ! Je risque beaucoup en venant ici... et ces bandits sont capables de tout, vous le savez.

— C'est promis. On veillera sur vous, jeune fille... Donc voici enfin quelque chose qui appartient à l'un des coupables, le chef de la bande probablement... Je vous remercie, tout en déplorant que vous ayez tardé à nous révéler ce que vous saviez... Dites-moi maintenant toute la vérité, ma petite... Quelle est la lettre qui, remise par le portier de votre demeure, alors que vous quittiez la maison que vous habitez, vous a causé un tel trouble ? L'agent qui vous surveille a remarqué que vous étiez bouleversée.

— Je ne me souviens pas... Ah, oui, une lettre de mon fiancé qui craignait de perdre sa place. Aucun intérêt pour vous, chef.

— Vous pourriez me montrer cette lettre ?

— Oh, je l'ai déchirée.

— C'est surprenant! Les fiancées, généralement, conservent précieusement les missives de leur amoureux. Enfin, passons... Et qui êtes-vous allée voir à la clinique Merthem ?

— Mais personne, fit-elle d'un ton ingénu. Je voulais simplement une consultation gratuite car depuis cette affreuse nuit de week-end, j'ai des insomnies.

— Ah ? Bref vous continuez de nous cacher ce que vous savez ? C'est dangereux pour vous. Oh, je ne parle pas seulement de ce que la police peut en déduire contre vous, mais vous faites le jeu de coupables

qui peuvent tenter de vous mettre dans l'impossibilité de vous mêler plus longtemps de leurs affaires. Méfiez-vous !

— A quoi bon puisque vous vous chargez de me faire protéger ? Je ne cache rien. Vous avez les bouts de papier trouvés dans la cheminée de la villa, avant l'arrivée de la police. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Parmeton, méfiant, dut cependant la laisser partir et confia les fragments brûlés à un spécialiste qui essayait de reconstituer la lettre entière. Il y joignit les deux bouts de papier trouvés par Noval sans espérer un grand résultat pour l'enquête. Il lui était en effet impossible d'identifier l'écriture.

— Chef, vint dire le policier chargé de surveiller Harry Berther, le jeune homme me paraît de plus en plus bizarre. Hier soir, il s'est rendu dans un bar des bas quartiers de la ville, celui tenu par le Chinois Fi-Mor, un de nos indicateurs. Fi-Mor l'a vu écouter la conversation de trois types qui sont des prisonniers libérés. Voici les noms de ces individus.

Et il tendit son rapport à son supérieur.

— De vieilles connaissances, murmura Parmeton. Pourtant, j'aurais cru qu'à sa libération, celui-ci, le nommé Bonhor, reviendrait dans le bon chemin. Il fut mêlé à un vol avec effraction mais n'était qu'un vague comparse et il manifesta, lors du procès, un repentir qui paraissait sincère. Qu'on prenne ces trois hommes en filature. Si Harry Berther s'intéresse à eux, il se pourrait qu'ils soient mêlés au drame qui nous occupe. Mais c'est étrange que Bonhor se soit affilié à des assassins. Décidément, c'est à croire que la prison achève de pervertir les jeunes malfaiteurs.

Le dossier des deux compagnons de Bonhor n'était pas très chargé. Silvarol, spécialiste du vol à l'étalage, avait fait six mois, puis deux ans de prison. Pech, avait, lui, été condamné pour rixe ayant causé la mort de son adversaire... lequel l'avait attaqué ce qui avait valu au coupable un verdict indulgent. Que ces trois individus soient devenus de vrais bandits était bien pour étonner Parmeton qui savait juger de quoi sont

capables de tels hommes. Aucun des trois n'avait l'étoffe d'un meurtrier.

Surveillés, ils amèneraient peut-être la capture de leur chef !

Harry Berther, se souciait peu de traîner derrière lui un représentant de la loi. Le lendemain soir de sa visite au bar du Chinois, il alla embrasser sa fiancée puis erra par les rues sans but bien défini, semblait-il. A deux heures du matin, pourtant, il se dirigea vers une des premières bijouteries de New-York et se dissimula sous une porte voisine. La rue était silencieuse et déserte. Personne n'aurait deviné la présence d'un policier qui ne quittait pas des yeux le jeune homme.

Et soudain le drame éclata !

Harry bondit tout à coup dans la bijouterie dont la porte avait été entr'ouverte de l'intérieur par une main mystérieuse. Browning au poing, il se heurta à des hommes se précipitant dehors. Le policier aux aguets entendit Harry crier : « John, êtes-vous là ? C'est Cecilia qui m'envoie... » Puis il y eut deux détonations...

Brisant la glace d'un appareil téléphonique le policier alerta ses collègues et se rua ensuite vers le magasin. Une balle l'effleura, il tira à son tour dans l'obscurité, mais un autre coup de feu l'étendit inanimé sur le seuil, près d'Harry qui, atteint à la jambe, essayait en vain de se relever.

Dans la nuit, les bandits armés s'enfuyaient avec leur butin.

Quand les autos de la police arrivèrent il était trop tard !

L'agent Porny râlait, expirant mais on tenait du moins un des malfaiteurs, ce jeune homme blessé à la jambe.

Transporté à l'infirmerie, il y reçut des soins immédiats. Porny, avant de rendre le dernier soupir, put faire son rapport qui accusait formellement Harry Berther, lequel connaissait un des bandits, un nommé John... probablement le mari de l'introuvable Cecilia.

Ce fut pour Johnster une raison de triompher !

Il s'était toujours méfié de ces deux fiancés qui semblaient si innocents, pourtant ! Leur récit de la tragi-

que aventure du week-end était, affirma-t-il, des plus fantaisistes et ils n'avaient signalé la présence de deux cadavres dans la villa que pour détourner les soupçons. Il était à présent prouvé qu'ils connaissaient fort bien Cecilia et son mari et tout ce qu'ils avaient déclaré n'était qu'un adroit tissu de mensonges éhontés.

Noval en convint devant les faits indiscutables et Parmeton ne décolérait pas en se souvenant avec quelle mansuétude il avait traité Daisy Simsonn.

Le témoignage de Porny, mort en défendant le bon droit, permettait l'arrestation de la jeune fille, complice d'Harry !

Elle fut conduite le lendemain matin devant Johnster remplaçant son supérieur parti voir le directeur de la prison de Philadelphie. Mais le détective ne put rien obtenir d'elle car le désespoir de la petite, en apprenant que son fiancé était blessé, fut affreux et incontestablement sincère. Elle sanglotait et suppliait qu'on la laissât voir un instant l'inculpé, ce qui lui fut refusé. Alors, insensible à tout ce qui ne concernait pas Harry, elle se laissa enfermer dans une des cellules du district et Johnster dut se résigner à remettre au lendemain cet interrogatoire.

Pour être policier on n'en est pas moins homme... et souvent homme ambitieux. Sullivan enviait la place et la notoriété de son collègue. Freyki, lui, n'avait jamais sympathisé avec Johnster, sans doute pour la même raison. Noval fut le seul à féliciter son supérieur d'avoir flairé la vérité en soupçonnant dès le début les deux fiancés.

— Seulement je ne m'explique pas la conduite d'Harry Berther, ajouta-t-il. En somme, il ne paraît pas avoir pris part au vol de la bijouterie et il a été blessé par des cambrioleurs... ce qui est surprenant.

Johnster sourit et alluma un de ses affreux petits cigares noirs avant de répondre :

— Vous n'apprendrez donc jamais à réfléchir et à déduire, en bonne logique, la vérité évidente, mon garçon ? Harry faisait le guet, parbleu... La preuve ? Il était au courant du projet de cambriolage et s'est pourtant bien gardé de nous en avertir. Sa blessure ? La

riposte d'un complice furieux de l'entendre nommer un de ses compagnons... A moins que ce soit ce pauvre Porny qui ait tiré sur lui. On le saura quand la balle aura été extraite... En tout cas, nous tenons deux complices de la bande... et je me charge de les rendre bavards. A présent, plus de ménagements à garder concernant la clinique Merthem... Sans reproche, Noval, vous, Sullivan et Freyki, vous m'avez caché cette histoire de blessée non identifiée. J'ai lu cela sur le rapport que m'a confié Parmeton... Si nous nous tirons dans les jambes entre nous il sera plus difficile de réussir, ne le comprenez-vous pas ?

Noval, piteusement, s'excusa. Il avait voulu faire ses preuves, balbutia-t-il, et il reconnaissait qu'il en était incapable.

— Sullivan veut de l'avancement et désirait réussir en dehors de vous. J'espérais, de mon côté, obtenir un petit succès personnel. Nous avons eu tort, c'est vous qui restez le roi des détectives, patron. Désormais je ne suivrai que vos directives.

— Parfait, j'enregistre cette promesse, mon garçon, et je vous emmène à la clinique. Merthem exagère avec son fameux secret professionnel et son droit de défendre ses pensionnaires contre toute visite policière. Il fera bien de le comprendre et de se montrer plus coulant.

Dix minutes après, ils étaient dans le cabinet du médecin qui, impressionné par l'autorité de Johnster, avoua :

— Cette blessée m'avait supplié de ne pas révéler sa présence ici et je voulais lui éviter tout sujet de crainte car je redoutais une fièvre cérébrale. Que voulez-vous, j'appartiens d'abord à mes pensionnaires, mon devoir est d'essayer de les sauver, de les guérir. Cette pauvre femme paraissait en proie à une terreur qui risquait d'aggraver son état. Elle ne m'a d'ailleurs révélé son identité qu'hier soir, lorsque j'ai pu lui faire enlever ses pansements.

— C'était bien Cecilia Hermoy ?

— Oui.

— Et elle va mieux, beaucoup mieux d'après ce que vous me dites ?

— Elle est guérie... quoique encore très affaiblie.

— Conduisez-nous près d'elle.

— Mais... elle n'est plus ici ! Ce matin, vers sept heures, un homme s'est présenté disant venir de la part de son mari, elle a consenti à le recevoir et elle est partie avec lui.

Le juron que laissa échapper Johnster était grossier mais Noval, moins violent, ne le désapprouva pas. Encore un échec !

— Pourquoi avez-vous autorisé cette blessée à partir si vite ? Vous saviez que la police s'intéressait à elle et vous auriez dû m'avertir avant.

— Vous allez trop loin, inspecteur Johnster ! Je ne suis pas obligé, que je sache, de livrer à la police les malheureux qui sont soignés ici et on ne m'avait pas avisé qu'un mandat d'arrestation était signé contre Cecilia Hermoy.

Johnster, un peu confus, s'adoucit et reconnut qu'en effet, Merthem ne pouvait pas savoir quelle accusation pesait sur la blessée.

— Je l'avais jugée presque perdue, expliqua le docteur, mais vous savez les blessures à la tête, quand elles ne sont pas mortelles guérissent vite et ma pensionnaire, à part sa grave contusion au crâne, ne souffrait que d'une dépression nerveuse due sans doute au choc reçu. Elle s'en est remise plus rapidement que je n'espérais. Néanmoins je ne lui ai pas caché qu'elle avait tort de partir si tôt. Elle a perdu beaucoup de sang et se tenait difficilement debout. L'homme envoyé par son mari la soutenait et, comme elle était décidée à s'en aller, je n'avais pas le droit de m'y opposer.

— Tant pis. Le signalement de cet individu, je vous prie ?

Merthem, homme de science, était un mauvais observateur dès qu'il ne s'agissait pas d'un malade. Johnster, tirant de sa poche quelques photos, les montra au docteur qui secoua négativement la tête.

— Aucun de ces hommes ne me rappelle l'ami de la blessée.

— Vous n'avez pas la photo de Silvarol, patron, fit observer Noval. C'est probablement lui qui s'est présenté ici. Je n'ai jamais vu ce type-là, mais si vous en

faisiez la description au docteur, il reconnaîtrait peut-être le visiteur de ce matin ?

— L'ennui, c'est que, moi non plus, je ne connais pas Silvarol, grommela Johnster mécontent. Encore un retard ! Il faudra attendre le retour de Parmeton qui a emporté cette photo. Naturellement, Merthem, vous ignorez où allait votre si intéressante pensionnaire ?

— Je n'avais aucune raison de m'en informer... Soyez juste, Johnster, je ne pouvais pas me douter que cette pauvre femme était coupable. Du reste, l'est-elle ?

Johnster, impatienté, haussa les épaules. Ces médecins, tous les mêmes ! Des guérisseurs du corps, oui, mais des naïfs ignorant la moralité exacte de ceux qu'ils soignent.

— Soyez assez aimable pour passer au district, dès que je vous téléphonerai le retour du chef, dit-il prenant congé du médecin. On vous sortira les photos de tous les bandits et j'espère que vous reconnaîtrez là-dedans l'inconnu de ce matin. Au revoir... Mais on ne peut, fichtre, pas dire que les citoyens aident la police. Nous avons contre nous les bandits et aussi les honnêtes gens. C'est assez triste à constater, au fond... et il faut un fichu amour du métier pour persévérer malgré tout.

Et sur cette boutade... justifiée, Johnster prit le bras de Noval et quitta la clinique.

CHAPITRE VI

LES AVEUX DES DEUX FIANCÉS

Après un bon déjeuner, les deux policiers se rendirent au district et y trouvèrent enfin Parmeton

— Du nouveau, mon cher, cria celui-ci satisfait... Je n'ai même pas pris le temps de me reposer ni de manger tant j'avais hâte de vous annoncer la bonne nouvelle. Un des morts est identifié, le boiteux, c'est Peter Hampt, ce caissier qui, il y a deux ans, préleva sur la caisse de son patron de quoi faire opérer sa femme. Celle-ci étant morte pendant le procès, son mari a bénéficié de la pitié du jury, de celle

de son patron aussi, et fut condamné à dix-huit mois de prison. Le directeur de l'établissement m'a fait l'éloge de Hampt, voleur occasionnel qui eut en prison une conduite exemplaire et parlait de racheter sa faute par une existence sans reproche, à sa libération. Comment fut-il victime de ces bandits ? Mystère! En tout cas, on pourra sans doute découvrir ce qu'il est devenu et qui il a fréquenté à sa sortie de prison qui ne remonte qu'à six mois. Il serait venu directement à New-York, paraît-il, et y aurait cherché du travail. Le directeur a même donné des renseignements rassurants à un commerçant de la 245e Avenue qui était disposé à prendre Hampt comme employé. Ce commerçant est un tailleur du nom de Pilsorr. Informez-vous près de lui du sort du libéré...

Ils bavardèrent encore un quart d'heure. Johnster résuma sa visite à la clinique, puis Parmeton, ayant avalé un sandwich et bu un verre de bière, renvoya Johnster et son second. Craignant la brusquerie habituelle du célèbre détective il voulait être seul pour interroger Daisy Simsonn.

Quand la jeune fille fut amenée dans son bureau il fut frappé de sa pâleur et lutta contre un attendrissement instinctif.

Après tout, Daisy s'était montrée des plus habiles à tromper la police et ne méritait aucune pitié ni aucun ménagement. Mais le chef du district savait qu'on obtient de meilleurs résultats, près des femmes, en restant calme et poli et il ne fit aucun reproche à l'inculpée.

— Voyons, maintenant, il faut parler en toute sincérité ! Nous avons la preuve que votre fiancé est affilié à la bande tragique et votre amie Cecilia a quitté l'hôpital pour suivre un individu qui doit la conduire près de son mari. Vous voyez que nous sommes au courant. Des aveux complets vous voudront l'indulgence du juge, lors du procès. Aidez-nous à découvrir les complices de votre fiancé et l'on vous en tiendra compte à tous deux.

— Je veux voir Harry, avant tout ! Je ne dirai rien tant que je ne l'aurai pas vu, s'écria Daisy. Vous vous dites très fort et vous n'avez pourtant rien compris.

Cecilia partie ? Alors elle est perdue ! Comment ne devinez-vous pas que tout ce qu'on a fait, mon fiancé et moi, c'était pour la sauver, pour sauver aussi son mari ! Elle était si seule et tellement en danger ! La lettre qui m'avait tant bouleversée et sur laquelle vous m'avez interrogée, c'est elle qui me l'envoya de l'hôpital où je suis allée la voir. Elle m'a tout conté, ce jour-là, et m'a priée de vous remettre les fragments de papier brûlé. Elle n'osait pas dénoncer la bande mais on espérait que vous réussiriez à arrêter ce misérable et les individus qui... Mais non, non, je ne veux pas vous dire cela puisque Cecilia est en leur pouvoir. Ils sauront que j'ai parlé et ils la tueront. Ils savent tout... Comment ? Je l'ignore, mais rien ne leur échappe et si je n'étais pas tellement inquiète de l'état d'Harry je me réjouirais d'être en prison ainsi que lui. Nous sommes à l'abri, ici, nous, mais elle, la pauvre Cecilia !... Ah, c'est affreux.

Et elle fondit en larmes. Parmeton n'était pas un impulsif, il avait en outre une grande expérience des criminels et n'était pas absolument persuadé qu'Harry fût vraiment coupable. Il y avait contre le jeune homme le témoignage de l'agent Porny mais ce qu'il avait déclaré avant de mourir rendait perplexe l'homme intègre qu'était Parmeton.

La balle extraite de la jambe du blessé ne provenait pas du revolver de Porny. Donc un des bandits avait tiré sur le jeune homme, ce qui restait assez surprenant. De plus, Harry criant : « John, êtes-vous là ? C'est Cecilia que m'envoie » ne prouvait nullement une complicité au cambriolage de cette nuit-là. On en pouvait simplement déduire qu'Harry connaissait, du moins de nom, ce mystérieux John, lequel devait être le mari de la brune sténo-dactylo.

Parmeton avait amèrement regretté que Johnster se fût fait voler le papier portant le nom du mari de Cecilia et il finissait par douter que l'avoué Hoptins soit mort de mort naturelle.

En supprimant le vieillard et en faisant dérober le papier confié par celui-ci au célèbre détective, le chef de la bande tragique gardait secret le nom de l'époux de Cecilia.

Troublé par les larmes de Daisy qu'il ne pouvait se résigner à considérer comme une coupable, Parmeton, voyant qu'il n'obtiendrait rien de la jeune fille s'il se refusait à ce qu'elle demandait, se résigna à la conduire à l'infirmerie de la prison préventive. Il se fit accompagner d'un agent mais celui-ci monta près du chauffeur et le chef du district qui avait une fille à peine plus jeune que la blonde manucure, s'absorba dans ses pensées.

Les deux fiancés lui restaient sympathiques en dépit des apparences. Mêlés par hasard au drame de la « Villa Rouge », ils pouvaient être sincères et une confrontation vaudrait en tout cas infiniment mieux qu'un interrogatoire sévère.

Harry, placé dans une chambre à part, avait beaucoup souffert de sa blessure et restait un peu fiévreux. Il poussa un cri de joie en apercevant Daisy qui, l'embrassant tendrement, lui murmura :

— Cecilia a suivi un des hommes de la bande... Elle est en leur pouvoir ! Chéri, ne croyez-vous pas qu'il faut tout dire, à présent ? Seuls, nous n'avons pas pu la défendre et maintenant que nous sommes prisonniers, nous sommes en sûreté.

— Comment, on a osé arrêter ma fiancée, s'indigna le jeune homme s'adressant à Parmeton. C'est une infamie.

— Prouvez-le-moi, riposta celui-ci. Je suis de l'avis de cette enfant, il faut parler... si vous voulez vraiment que votre amie Cecilia soit sauvée.

Harry réfléchit un court instant, puis se décida enfin à faire le récit des événements auxquels il avait été mêlé.

— Nous ignorions tout de la bande des « Hors la loi » quand ma fiancée et moi, un soir orageux de fin de week-end, nous avons cherché refuge dans la « Villa Rouge ». J'eus le tort, alors, de garder les restes d'une lettre jetée au feu, c'est entendu, mais je voulais jouer au détective amateur et ce n'est pas là un grand crime, après tout.

« Le lendemain après-midi, quand Cecilia Hermoy apprit, par les journaux, le crime découvert dans sa propriété et les noms des deux premiers témoins, elle

vint voir Daisy. Tout de suite elles sympathisèrent et Daisy pria la visiteuse de m'attendre. Quand j'arrivai, je montrai à la jeune femme mon essai de reconstitution de la lettre déchirée et jetée au feu. Elle en manifesta une vive terreur et nous supplia de ne parler de cela à personne. Daisy et moi nous nous adorons et nous fûmes émus d'apprendre que Cecilia essayait de sauver celui qu'elle aimait. Elle ne nous révéla rien de plus ce jour-là et c'est en apercevant Johnster traversant la chaussée que j'eus l'idée de faire partir notre nouvelle amie par la porte de service.

Harry parla ensuite de la perquisition ordonnée à Noval par le détective qui, selon lui, s'était alors conduit d'une façon révoltante.

De cet instant, se sachant soupçonné, le jeune homme avait décidé d'aider la pauvre Cecilia et de ne rien dire aux policiers. Puis Daisy avait reçu une lettre de la pauvre femme blessée par une voiture et soignée à la clinique Merthem.

— Pendant une courte entrevue, ma fiancée reçut les confidences de notre pauvre amie. Oh, Cecilia n'a rien à se reprocher, elle a été admirable... Elle avait épousé, il y a environ quatre ans John Kerlain, un employé de banque. Ils s'adoraient et ils étaient heureux quoique sans grandes ressources, quand un vol eut lieu à la banque. Kerlain, accusé par un collègue, ne put prouver son innocence car le coupable avait glissé dans la poche de l'infortuné une partie des billets dérobés. Kerlain fut condamné à trois ans de prison et Cecilia reprit son nom de jeune fille pour pouvoir trouver un nouvel emploi. Son oncle venait de mourir et elle restait seule au monde. Elle entra alors dans les bureaux de la S.P.A. et eut pour unique consolation les rares lettres de John protestant de son innocence et attendant, résigné, l'heure de sa libération.

« Mais un jour, Cecilia reçut un mystérieux envoi, cent dollars dans une enveloppe contenant également un court billet disant à peu près ceci :

« Une association charitable, soucieuse de venir en aide aux condamnés et à leur famille, s'intéresse au cas de John Kerlain, votre infortuné mari. Quand il

sortira de prison, il lui faudra demeurer sous la surveillance de la police et il ne pourra pas retrouver du travail. Aussi nous sommes-nous chargés de son avenir, ce dont il nous est fort reconnaissant. C'est sur sa demande que nous vous envoyons ce petit secours.

« Ne parlez à personne de notre association qui n'est pas approuvée par la police toujours persuadée qu'un condamné reste un malfaiteur et doit être traité comme tel, quoi qu'il tente pour se réhabiliter. Ne faites aucune allusion à nous dans votre correspondance avec John et comptez sur notre protection. Nous veillons sur vous. »

« Il n'y avait pas de signature mais Cecilia n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi de ces généreux donateurs. Ce fut son mari qui, dans une lettre, fit allusion à des amis lui ayant offert de l'aider à sa libération. Il s'en réjouissait car il avait craint, non sans raison, de ne pouvoir refaire sa vie. Il se disait certain d'avoir un bon emploi grâce à ses protecteurs et Cecilia, qui reçut une seconde fois un secours de même valeur que le premier, put louer et meubler un petit logis et quitter sa chambre d'hôtel.

« Elle comptait les jours la séparant encore de son mari lorsqu'elle apprit d'un inconnu qui l'aborda dans la rue, un soir, à la sortie de son travail, que John, bien noté, avait obtenu une remise de peine et était en liberté. Il ne pouvait pas encore venir la voir mais lui avait écrit une lettre... que l'homme lui remit.

« Cecilia déchiffra alors sous les phrases banales l'assurant qu'on lui avait trouvé du travail facile et fort bien payé que John faisait partie d'une association de malfaiteurs et n'osait pas leur résister.

« Les premiers temps de leurs fiançailles, alors que Cecilia habitait avec son oncle, à la « Villa Rouge », les deux jeunes gens s'étaient amusés à inventer un code secret de correspondance et John s'était souvenu de ce code... Sa femme eut donc la révélation du danger qui menaçait le malheureux ayant imprudemment suivi, à sa sortie de prison, les affiliés de la prétendue association charitable. D'abord sans méfiance, il parla de sa femme, de la petite propriété qui leur appartenait. Il dit son désir de refaire sa vie et on lui apprit

que, sortant de prison, il n'était plus pour tout le monde qu'un bandit...

— Mieux vaut donc ne pas faire mentir les honnêtes gens, déclara un des individus présents. Nous préparons des coups sûrs qui nous permettent de vivre largement. Ta femme ne manquera de rien et sera heureuse.

« John avait protesté et tenté de s'enfuir... Il révélait à Cecilia, grâce à leur code secret, que, frappé sauvagement par un des misérables, il avait été pendant quinze jours dans l'impossibilité de se tenir debout. Certain de ne pas être le plus fort, il lui faudrait ruser pour réussir à s'évader et il suppliait Cecilia de ne rien dire à la police qui, le jugeant sur les apparences, refuserait de croire qu'on lui avait fait violence.

« Cette missive, fort longue, ne paraissait parler que de leur passé heureux, de l'espoir d'une proche réunion et n'éveilla pas la moindre méfiance du chef. Epouvantée, la pauvre femme vécut de ce jour dans une affreuse angoisse... Cela dura trois mois... après lesquels elle apprit le drame qui avait eu pour théâtre la « Villa Rouge » !

« Ne sachant pas si John était une des victimes elle ne se rassura qu'en lisant la missive reconstituée par moi et qu'elle put facilement compléter. Je la sais par cœur. La voici :

« Demain, dans la nuit, rendez-vous route 124 à la maison de John qui nous y accompagnera. Il faut rayer du nombre des vivants les deux déserteurs dangereux qui ont mérité la mort car ils ont failli à leur serment. On n'échappe pas aux « Hors la loi » ! Cecilia, la femme de John, ne vient plus dans cette villa depuis la condamnation de notre ami. Nous y serons tranquilles.

« J'amènerai les coupables qui se terrent chez un barman de ma connaissance. Rien à craindre pour nous. Cecilia seule pourrait être inquiétée. Elle ne parlera pas car elle sait que ma vengeance serait terrible, je le lui ai écrit... »

« Signé : X.X., chef des « Hors la loi. »

« Cecilia avait en effet reçu la veille un avis l'in-

formant que John était affilié à une bande de malfaiteurs et que toute dénonciation à la police concernant les mystérieux protecteurs des prisonniers libérés livrerait l'infortuné à la justice.

« La pauvre femme n'avait au monde que son John et elle était prête à risquer sa vie pour lui. Hélas, redoutant d'être enfin démasqués, les bandits avaient réussi à s'emparer de Cecilia !

Las d'avoir tant parlé, Harry but le verre d'eau que lui tendait Daisy en larmes et Parmeton murmura, enfin renseigné

— Je comprends à présent pourquoi on découvre parmi les complices de cette coupable association des libérés qui avaient manifesté leur désir de reprendre le droit chemin. Ils se sont laissés convaincre qu'il n'y avait plus pour eux aucun salut possible. Ceux qui résistent sont exécutés... Mais quel est donc le misérable qui réussit à asservir ces anciens condamnés ?

Par malheur, ni Daisy ni son fiancé ne savaient rien de lui. Il était redoutable car il avait des relations avec ceux qui détenaient les dossiers des prisonniers et les noms et adresses de leurs familles. Il ne reculait devant aucun crime et le chef du district était maintenant persuadé qu'il avait tué l'avoué Hoptins, seul capable de lancer la police sur les traces de John Kerlain, car pour la sécurité de la bande, il fallait à tout prix que les noms des libérés enrôlés de gré ou de force parmi les « Hors la loi » ne fussent pas révélés à la police !

— Maintenant, balbutia Harry interrompant les pensées de Parmeton, vous ne pouvez garder ma fiancée en prison. Je vous ai dit toute la vérité.

— Soit, Daisy Simsonn va pouvoir rentrer chez elle et vous serez transféré dans un hôpital, Berther. Naturellement miss Simsonn continuera d'être sous la protection d'un agent. Ne vous mêlez plus de cette tragique histoire, jeune fille, et attendez patiemment la guérison de votre futur mari... qui sera libéré dès qu'on aura éclairci le mystère de la « Villa Rouge ». Ne craignez rien, il sera bien traité et bien soigné. Mais j'espère que le voilà corrigé de sa passion pour les énigmes policières.

— Et Cecilia, chef ?
— On la sauvera, j'en réponds.

CHAPITRE VII

LE REPAIRE DES « HORS LA LOI »

Cecilia Hermoy, ou plus exactement Cecilia Kerlain, avait suivi sans hésitation l'homme envoyé par son mari.

Peut-être si elle avait été moins affaiblie physiquement, moins déprimée, aurait-elle conçu quelque soupçon concernant la sincérité de cet inconnu, individu d'une quarantaine d'années, plutôt petit et maigre mais dont la figure tourmentée de tics nerveux manquait de franchise.

La jeune femme, pendant son assez court séjour à la clinique, n'avait eu qu'une inquiétude, une pensée : John ! Admirablement soignée, elle avait relativement peu souffert de sa blessure et ne tremblait que pour son mari. Les quelques confidences qu'elle avait faites au docteur Merthem lui assuraient le silence de celui-ci et elle n'ignorait pas qu'il lui avait évité une confrontation avec les détectives. Selon elle, Daisy et son fiancé étaient les seuls qui savaient où elle se trouvait en ce moment.

Aussi, quand l'homme se présenta à la clinique pour la voir et se déclara envoyé par John Kerlain, Cecilia, heureuse, ne douta pas que son mari, enfin délivré, avait appris par les deux jeunes gens où elle se trouvait. Elle ne réfléchit pas sur le moment que John ignorait l'existence d'Harry et de Daisy. Sa joie de revoir l'époux qu'elle adorait lui fit tout oublier et, malgré sa faiblesse, elle voulut immédiatement quitter l'hôpital.

Silvarol, car c'était ce comparse des « Hors la loi » qui remplissait cette mission, ainsi que l'avait suggéré le policier Noval, avait une voiture. Il y installa la jeune femme et appuya sur le démarreur. L'auto traversa New-York, la campagne proche, gagna un endroit boisé.

— Où me conduisez-vous donc ? demanda enfin Cecilia qui se sentit un peu inquiète.

— Près de ce brave John. Naturellement il est obligé de se cacher car récemment il a pris part à une de nos expéditions et la police doit le rechercher activement. Oh, n'ayez pas peur, nous sommes admirablement organisés et renseignés et nous ne risquons rien. Le chef est bien l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Il sait tout, il prévoit tout, il pare à tout... C'est un plaisir de travailler sous ses ordres.

Lorsque l'auto stoppa devant une scierie abandonnée, elle sauta vivement à terre et entra dans la maison, sorte de bungalow resté en assez bon état.

— Voilà la femme en question, annonça Silvarol à un colosse qui surgit devant eux sur le seuil. Le chef est là ?

— Non, il ne viendra que cette nuit. En attendant on va réunir ces deux époux qui s'aiment tant !

Et soulevant une trappe, il poussa vers l'escalier obscur conduisant à la cave la pauvre femme maintenant épouvantée.

La brutalité du geste de ce colosse fit durement rouler Cecilia au bas de l'escalier où elle resta un moment inanimée. Quand elle revint à elle elle entendit une voix faible et tremblante murmurer :

— Qui est là ? Répondez, je vous en conjure ! Etes-vous un nouveau captif de ces maudits ?

— Mon Dieu, fit-elle, c'est John... et je ne distingue rien dans cette obscurité...

— Cecilia ? Est-ce possible ? Vous au pouvoir de ces misérables ! Hélas, je ne peux faire un seul geste, on m'a enchaîné...

La jeune femme, dont les jambes refusaient de la soutenir se traîna sur le sol humide, palpa de ses mains tremblantes les murs de la cave. Enfin elle sentit sous ses doigts un bras... une épaule, le visage amaigri de son mari !

Ils étaient réunis et en éprouvèrent d'abord une grande joie. Mais bientôt l'abattement succéda à ce court instant de félicité.

Ils ne pouvaient s'illusionner sur leur sort ! On avait décidé de les supprimer ! John, avec une énergie qui

touchait à l'héroïsme, avait obstinément refusé de prendre part aux expéditions criminelles de la bande. Il se résignait à sa mort, la préférant à une complicité qui lui faisait horreur. Il n'avait eu pour ultime consolation que la certitude de savoir son aimée en sécurité...

Et celle qu'il adorait, traîtreusement enlevée, était désormais condamnée aussi !

— C'est plus que n'en peut supporter un être humain, gémit John effondré, à bout de forces. Je me rends... Oui, chérie, je consens enfin à obéir au chef, il le faut ! Sinon, ces monstres vous tueront.

— Nous mourrons ensemble, cela adoucira l'amertume de nos derniers moments, chéri.

John ne pouvait accepter cela ! Il hurla jusqu'à ce que celui qui le gardait se décidât à s'aventurer dans la cave.

— Alors, on proteste là-dedans ? railla le colosse qui, lampe-tempête en main, examina les deux captifs. Vous n'êtes pas raisonnable, Kerlain... Le chef a donné ordre de vous amener votre épouse pour vous tenir compagnie et ça mérite bien un peu de reconnaissance.

— Je ne veux pas qu'elle reste ici, rugit l'infortuné. Elle ne doit pas être traitée ainsi. J'exige qu'on la libère et qu'on respecte son existence... Je paierai pour cela le prix qu'on exigera de moi, une complète obéissance aux ordres du chef ! Dites-le-lui... Quand j'aurai pris part à un de vos nombreux forfaits, il me tiendra plus sûrement qu'avec ces chaînes et sera sûr que ma femme, pour ne pas me perdre, saura garder le silence... pour la sauver, j'accepte tout, tout vous entendez...

La jeune femme, à bout de forces, avait posé sa tête encore douloureuse contre la poitrine de son mari et pleurait silencieusement. Le colosse grommela :

— C'est bon, vous devenez raisonnable... mais le chef ne sera là que cette nuit et, en attendant, je dois vous laisser enfermés. Les ordres sont les ordres. Bonne idée qu'on a eue de s'emparer de la petite brune... Vous voilà doux comme un mouton, Kerlain.

Et remontant l'escalier, il referma la trappe sur les captifs.

Lugubre tête-à-tête que celui des deux époux ! Cecilia s'opposait à ce que John cédât aux bandits mais celui-ci, à présent, était décidé. Son propre sort lui importait peu et il ne désirait que faire libérer la pauvre femme.

— Je disparaîtrai de votre vie, mon aimée, vous m'oublierez avec le temps et vous vivrez libre, au grand jour, irréprochable et digne de tous les respects. Moi ? Je suis un homme fini. La condamnation injuste qui m'a jeté en prison a fait de moi un paria... A quoi bon vouloir lutter encore ? Les « Hors la loi » sont plus puissants que nous, que la police. Ils m'ont vaincu.

La police cependant avait dressé un nouveau plan conçu par Parmeton qui n'entendait pas s'avouer vaincu. Il avait réuni dans son bureau les quatre détectives chargés de l'affaire de la « Villa Rouge » et leur confia ce qu'il avait résolu.

Sullivan et Freyki approuvèrent ses paroles. Noval, lui, attendit que Johnster ait parlé.

— Ma foi, chef, fit celui-ci sur un ton un peu ironique, faire publier dans la presse la déposition d'Harry Berther est, selon moi, une imprudence. Qui nous assure que ce garçon ait dit vrai ? Il essaie probablement de se disculper et ne fournit aucune preuve de ses dires. S'il est sincère, la publication de ses aveux amènera fatalement la vengeance des bandits dont nous ignorons encore tout. Je préfère, pour ma part, surveiller de près les agissements du trio Bonhor, Silvarol et Pech qu'on peut trouver tous les soirs au bar du Chinois. Par eux, je découvrirai les trois autres... Nous savons du moins par les empreintes de pas relevées à la villa tragique, que cette criminelle association se compose de six membres dont le chef est un ancien gangster sans aucun doute, et qui finira, j'en fais le serment, sur la chaise électrique.

— Agissez comme vous l'entendez, Johnster. Je sais de quoi vous êtes capable et je ne veux gêner en rien vos plans personnels. Je remets donc à demain ma communication à la presse. Vous avez vingt-quatre

heures pour agir. Ce temps passé, si vous avez échoué, nous essaierons ma méthode qui, je l'espère, poussera les misérables à quelque imprudence.

Johnster répliqua que vingt-quatre heures c'était peu mais le chef rappela que Cecilia était sans aucun doute au pouvoir des bandits et qu'il fallait faire vite si l'on voulait la retrouver vivante.

— Soit, accepta le célèbre détective... vingt-quatre heures ! Je veux réussir et je réussirai... Noval, vous pouvez vous livrer à une enquête personnelle, mon garçon, je tiens à opérer seul. La partie sera dure, difficile, dangereuse même et j'entends n'exposer que moi seul.

Le jeune policier insista mais sans succès. Johnster, dont la témérité était proverbiale, ne voulait pas risquer la vie d'un garçon qu'il avait pris en amitié et il partit résolument, revolver en poche, pour démasquer les criminels dont trois, à présent, lui étaient connus.

Parmeton admirait la ténacité et la bravoure du détective, mais il respectait sa volonté car il savait que Johnster était de taille à gagner la partie, si difficile qu'elle fût.

Il avait été entendu que Johnster téléphonerai à son chef en cas de besoin et Parmeton décida de ne pas quitter le bureau du district afin d'être prêt à accourir avec ses hommes au secours du détective.

Il laissa donc Sullivan, Freyki et Noval libres de leurs actes et, rassuré sur le sort de Daisy Simsonn, gardée par un agent, relut une fois de plus le dossier de l'affaire et les surprenantes déclarations d'Harry Berther.

Les « Hors la loi » existaient-ils vraiment et réussirait-on à s'emparer de leur chef sur lequel on n'avait rien appris encore ni rien découvert ?

Certes, Daisy ne semblait courir aucun danger puisqu'un agent la suivait partout et qu'un autre montait la garde, la nuit, devant l'immeuble qu'elle habitait. La jeune manucure avait repris ses occupations et, sachant Harry en bonne voie de guérison, ne se tourmentait qu'en songeant à Cecilia.

Disparue depuis le matin, l'infortunée était-elle encore vivante ? Daisy, à dix-huit heures, en regagnant

à pied son logis, se le demandait avec angoisse. Derrière elle, marchait l'agent dont le visage lui était à présent familier et qui constituait pour elle la meilleure protection. Elle fit rapidement ses provisions pour le dîner et préparait son modeste repas lorsque la sonnerie du téléphone retentit :

« Allo, allo... miss Daisy Simsonn ? Une mauvaise nouvelle, Miss. Harry Berther est plus mal... Il vous réclame et master Parmeton a donné des ordres pour qu'on vous laisse voir votre fiancé. Ne tardez pas... »

Bouleversée, la jeune fille mit sa jaquette, son chapeau et fut bientôt dehors. L'agent chargé de la protéger n'était pas là mais, dans son émoi, elle ne le remarqua même pas et charchait un taxi libre lorsqu'une limousine stoppa devant elle. Un homme assez élégamment vêtu en descendit et prit le bras de la jeune fille en lui disant :

— Je suis un des médecins de l'hôpital et je viens vous chercher. Votre fiancé m'a supplié de vous ramener, il est au désespoir car la plaie de sa jambe s'est subitement envenimée et je redoute la nécessité d'une amputation.

— Oh, mon Dieu, le pauvre Harry... C'est affreux, docteur...

Il la poussa dans la voiture, s'assit près d'elle. Le chauffeur démarra à toute vitesse mais pas assez rapidement, cependant pour que l'agent chargé de veiller sur Daisy et sortant du bar voisin d'où l'on était venu lui dire qu'un collègue désirait lui parler au téléphone de la part du chef Parmeton, ne vît la jeune fille assise près de... Silvarol !

Il ne tenta pas de suivre la puissante voiture mais alerta immédiatement la police en signalant qu'il n'avait pu obtenir sa communication téléphonique. Il avait le signalement de la limousine et savait la direction qu'elle avait prise.

Dix minutes après, qualre autos arrivaient.

— Une limousine à carrosserie grise et noire. Le chauffeur a un feutre vert aux bords très larges qui dissimulent son visage.

Malheureusement, à cette heure, New-York était envahi de véhicules nombreux et Noval qui avait pris la

direction de l'expédition perdit un temps précieux à interroger plusieurs garagistes.

Les carrosseries grises et noires ne sont pas rares et l'on pouvait faire fausse route ce que le jeune détective craignit un instant. Mais un dernier renseignement le rassura... Un chauffeur coiffé d'un large feutre vert était bien passé sur la route 17, conduisant une voiture vaste et solide quoique assez vieille... et les quatre autos foncèrent en avant.

La limousine avait l'avantage de savoir où elle se dirigeait et possédait un puissant moteur. Elle arriva sans encombre à la scierie de la forêt et Daisy, qui avait déjà compris qu'elle était tombée dans un piège, était à demi évanouie de frayeur quand on la transporta dans la salle enfumée où les « Hors la loi », au complet maintenant, soupaient copieusement.

— Parfait, grogna le colosse qui, en l'absence du chef, avait toute autorité sur ses complices. Etendez la petite sur ce tas de vieux vêtements. Le chef a téléphoné qu'il arrivait, inutile de descendre la gosse dans la cave. Il la verra ici...

Daisy, terrorisée, entendit cependant et comprit ces paroles. Elle compta six hommes présents. Le chef était donc un septième bandit ? Or, la police n'avait relevé à la « Villa Rouge » que la marque de six pas différents ! Lequel de ces misérables manquait, lors de l'assassinat des deux prisonniers libérés ?

Harry qui, souvent, lui avait parlé d'enquêtes policières, lui avait appris à observer et à déduire. Ce travail se fit machinalement en l'esprit de la jeune fille pendant qu'elle se demandait ce qu'on allait faire d'elle et pourquoi on l'avait conduite ici.

Elle n'attendit pas longtemps avant d'être fixée. Une motocyclette stoppa devant le bungalow et le chef entra dans la salle.

C'était un homme portant, malgré la saison, un vaste pardessus au tissu épais. Des lunettes masquaient son regard, une barbe, évidemment postiche, dissimulait le bas du visage. On lui montra Daisy et il s'approcha d'elle, les mains dans les poches de son pardessus.

— Votre fiancé a fait de dangereuses révélations, déclara-t-il d'une voix presque aiguë, qui semblait fac-

lice. Vous allez lui écrire que s'il ne rétracte pas ce qu'il a dit, vous serez tuée. Qu'il affirme avoir inventé de toutes pièces cette histoire de « Hors la loi » et l'on vous relâchera. Sinon, vous n'aurez plus qu'à faire votre prière, ma petite !... Allons, vous autres, du papier, un stylo... Cette belle enfant est raisonnable et tient à la vie. Elle va faire ce que je lui ordonne.

Daisy, en effet, était incapable de résister. On lui fit place près de la table où fut posé le papier. Mais sa main tremblante laissa échapper le stylo qu'un des bandits lui avait donné. Le chef, alors, ramassa vivement l'objet et le lui remit. Domptant une terreur qui la paralysait, elle écrivit sous la dictée du misérable, la missive destinée à Harry.

Quand elle eut terminé, elle perdit connaissance et le colosse la jeta sans ménagement dans un coin de la pièce.

— Chef, John, depuis que sa femme est là, est disposé à être enfin des nôtres. Voulez-vous le voir ?

— Plus tard. Je dois partir immédiatement. Il me faut faire parvenir cette lettre à Harry Berther. Ne bougez pas d'ici cette nuit.

Et il quitta le bungalow d'où l'on entendit filer sa moto.

— Un « as » le chef, fit Silvarol admiratif.

— Oui, mais un peu trop prudent vis-à-vis de nous, objecta Bonhor. Dire que nous ne connaissons même pas son vrai visage !

— Il a raison, grogna le colosse, le second du chef. Avec des gars comme vous on peut toujours craindre une trahison tant que vous n'aurez pas un coup dur à votre actif. En tout cas, avec le chef, on joue sur le velours et ce ne sont pas des détectives à la manque comme ce maudit Johnster qui réussiront à l'avoir.

Johnster, selon les uns, était pour eux un danger perpétuel et l'on souhaitait sincèrement qu'une balle interrompît bientôt la carrière du brillant détective.

Ils portaient bruyamment un toast en l'honneur de leur chef lorsque les quatre autos de la police arrivèrent devant le bungalow. Surpris en pleine quiétude, les bandits se saisirent de leurs armes et un combat acharné eut lieu entre assaillis et assaillants.

Noval, par bonheur, s'était muni de ballonnets de gaz et les lança dans le bungalow par une fenêtre dont les balles avaient brisé les vitres, maintenant au dehors les policiers impatients de s'assurer des malfaiteurs, Noval attendit le temps voulu pour ne pas avoir à craindre les émanations soporifiques et pénétra le premier dans la pièce où les six hommes commençaient à sortir de leur torpeur passagère.

Les agents leur passèrent alors sans peine les menottes.

Noval, apercevant Daisy, la transporta vivement au grand air et lui fit boire un cordial.

— Nous tenons toute la bande, Miss, lui dit-il, les six meurtriers de la « Villa Rouge ».

— Six ? Alors il vous manque le chef, répondit la jeune fille. Il est venu tout à l'heure, mais hélas il me serait impossible de le reconnaître !

On visita le bungalow, on descendit dans la cave et l'on délivra de ses chaînes John Kerlain que le traitement subi innocentait de toute complicité. Cecilia embrassa affectueusement Daisy grâce à laquelle, sans qu'elle s'en fût doutée, on avait enfin pu prendre les « Hors la loi » dans leur repaire.

CHAPITRE VIII

LE CHEF EST DÉCOUVERT

La presse entière relata les péripéties de l'affaire de la « Villa Rouge » et ne ménagea pas ses félicitations au jeune détective Noval, digne émule du grand Johnster.

Celui-ci assura qu'il était aussi fier du succès de son second que d'une victoire personnelle et il rappela que si l'on tenait enfin les six bandits, leur chef, lui, échappait au châtiment suprême.

On avait longuement interrogé les inculpés mais aucun ne put donner le moindre renseignement. Ces individus, coupables d'une première faute et poussés à de nouveaux crimes pour le bénéfice d'un être odieux craignaient-ils encore, dans leur prison, la

possible vengeance de celui qu'ils croyaient tout-puissant ?

Johnster et Parmeton qui savaient Bonhor et Silvarol moins dévoyés que leurs complices leur avaient promis l'indulgence des juges s'ils faisaient d'utiles révélations, mais les deux hommes, évidemment sincères, ignoraient tout du bandit qui ne venait au bungalow que la nuit et correspondait presque toujours avec eux par téléphone. Ils parlèrent de la voix de l'être mystérieux, cette voix exagérément aiguë et qui surprenait chez un individu de forte corpulence.

Daisy, elle, assurait qu'on ne pouvait prétendre que ce chef des « Hors la loi » soit gros. Selon elle un pardessus volontairement trop vaste transformait la silhouette habituelle de ce démon dont l'habileté dépassait, affirmait amèrement Johnster, celle des détectives américains.

John Kerlain, enfin près de sa femme et heureux, n'en savait pas plus que Daisy. Les rares fois où il s'était trouvé devant le chef de la sinistre association, celui-ci portait des lunettes, une forte barbe et avait un chapeau dissimulant son front.

— C'est à croire, disait Johnster perplexe, que ce monstre se contentait de faire agir de loin ceux dont il avait fait ses complices... Lors du drame de la « Villa Rouge », nous n'avons relevé que six empreintes différentes de pas, donc le chef ne se trouvait pas là bien que les inculpés affirment le contraire mais leurs dénégations n'ont aucune valeur. Ils redoutent la peine de mort pour avoir abattu deux de leurs camarades et se défendent comme ils peuvent. Dommage pour eux que les preuves soient indiscutables... Les meurtriers des deux libérés tués à bout portant se trouvent sûrement parmi les six prisonniers.

On ne put obtenir leurs aveux sur ce point et un mois s'était écoulé, on avait arrêté la date de leur procès car on ne pouvait plus guère espérer découvrir le chef de la bande. Parmeton, pour consoler Johnster de cet échec que le brillant détective se reprochait constamment, lui dit :

— Privés de ses complices, le bandit n'est plus bien dangereux et il a dû s'empresser de quitter les Etats-

Unis. Nous avons bien fait surveiller les bateaux et les voies ferrées, mais cet homme a des papiers en règle, certainement, et jouit probablement d'une belle situation qui le met à l'abri de toute suspicion. Il a dû amasser une grosse fortune et se contentera, je l'espère, de vivre paisiblement de ses rentes. Cette fin n'est pas morale ni juste mais qu'y pouvons-nous ?

Johnster, lui, ne se résignait pas.

— Je l'aurai tôt ou tard, répétait-il constamment.

L'été était venu, étouffant. Cecilia, peu désireuse de revoir la sinistre « Villa Rouge », avait vendu cette propriété et campait avec son mari au bord de la mer. Daisy, récemment mariée, attendait impatiemment ses vacances. Harry, assez jaloux, désirait la voir renoncer à son emploi.

— Vous n'avez pas que des femmes, dans votre profession, et ce travail crée une sorte d'intimité avec les messieurs qui vous confient leurs mains. On doit vous faire la cour... Vous êtes si jolie, *darling*... Si j'obtiens l'augmentation de salaire que m'a promis le directeur de l'usine, j'exigerai que vous restiez à la maison.

— Entendu mais en attendant je veux mettre de l'argent de côté. Du reste, les clients ne sont pas forcément de séduisants et galants jeunes gens, vous savez. Ce sont souvent des industriels d'un certain âge, de vieux messieurs, même, encore un brin coquets. Ne soyez pas ridiculement soupçonneux puisque vous savez très bien que je vous adore et n'adorerai jamais que vous.

Ces discussions se terminaient toujours par des baisers et Daisy, joyeuse de savoir qu'elle pourrait prendre son congé dans quinze jours, préparait maintenant, le soir, ses toilettes de plage. La clientèle s'était faite plus rare et la petite manucure avait le temps de rêver, dans le salon réservé aux soins des mains, à ces deux semaines de vie en plein air, sous une tente, en face des flots.

Noval et Sullivan étaient dans leur famille. Freyki devait partir bientôt.

— Faites comme vos collègues, Johnster, conseilla

Parmeton au grand détective. Vous avez bien gagné un mois de repos.

— Vous avez raison, chef. J'irai en Californie, il paraît que c'est une région merveilleuse.

Il fit donc ses préparatifs de départ, s'acheta un complet de sport, deux valises, ce dont le plaisanta son chef.

— Vous qui n'avez jamais été coquet, vous voilà désireux de passer pour un gentleman!

— Oh ! je ne me fais pas tant d'illusion mais je désire être correct, sans plus. Coquet, moi ? Non... Ma seule faiblesse ce sont mes mains que je sais fines. Seulement mes cigares me noircissent l'ongle du pouce et cela me déplaît. Tiens, une idée, j'irai voir Daisy, la petite manucure blonde qui a épousé Harry Berther.

Il fit comme il l'avait dit.

La nouvelle mariée fut très étonnée d'apercevoir le détective, Johnster lui restait antipathique à cause des soupçons qu'il avait manifesté envers Harry et à cause, aussi, de son sans-gêne lors de sa visite au logis de la jeune fille.

— Daisy, occupez-vous de Monsieur, lança le patron indiquant de la main à Johnster une place libre.

La jeune femme se résigna donc à s'asseoir en face du détective qui, remarquant le peu d'empressement qu'elle y mettait, lui dit en plaisantant :

— Vous savez, les inspecteurs de police sont parfois généreux en pourboires. Ne vous fiez donc pas aux apparences.

Et, par-dessus l'étroite table, il lui tendit une de ses mains. Daisy était vraiment contrariée ou troublée car elle ne répondit pas et resta un instant immobile, le regard sur cette main assez belle que déparait la tache rougeâtre de la nicotine.

— Pouvez-vous faire disparaître cela ? demanda-t-il sans remarquer à quel point la jeune manucure était étrange.

— Je l'espère, fit-elle enfin, prenant les doigts de son nouveau client et se mettant à limer les ongles assez fâcheusement taillés. Vous n'usez pas souvent, je vois, des salons de manucure.

— En effet... J'ai si peu de temps à moi ! Il m'a

fallu cette période de vacances pour... Ah ! bien qu'avez-vous ?

Daisy avait jeté un petit cri et essuyait sa main sur laquelle la lime avait laissé une écorchure.

— Excusez-moi, murmura-t-elle tout bas, et attendez-moi un instant. J'ai un produit qui arrête immédiatement le sang. Je reviens tout de suite.

Sans méfiance, Johnster, nullement pressé ce jour-là, prit son journal et se plongea dans la lecture des faits divers, ce qui le passionnait toujours.

La petite manucure, elle, sans souci de son bobo, s'était précipitée dans la cabine téléphonique.

Quand elle revint près de Johnster elle était toute pâle et il la plaisanta de cet émoi injustifié.

— Votre remède ne vaut rien, ajouta-t-il, vous saignez encore. Laissez-moi faire.

Il mouilla un peu de taffetas d'Angleterre tiré de son portefeuille et le posa sur l'écorchure peu profonde. Daisy le remercia et ne s'occupa plus que des mains de son client. Elle travailla consciencieusement, sans se hâter, mais non sans tourner fréquemment la tête vers la porte.

Subitement, laissant tomber ses pinces, elle s'écarta de la table... Parmeton, suivi de quatre policiers, venait d'apparaître et se dirigeait vers Johnster.

— Suivez-moi docilement, lui dit-il. Vous êtes dès à présent en état d'arrestation.

Le détective blêmit et essaya de protester. Parmeton, browning en main, ajouta :

— Daisy qui avait remarqué les mains du chef lorsque, au bungalow, il lui tendit un stylo, vous accuse d'être le chef des « Hors la loi ». D'autre part, depuis hier soir, ayant à nouveau relu le dossier de l'affaire, j'en étais venu à penser que vous seul aviez pu opérer en toute sécurité. Vous êtes découvert, soyez donc beau joueur. Je vous préviens qu'au moindre geste suspect je vous abats.

— Allons, grogna Johnster, la partie est perdue ! Mais qui aurait cru que Daisy identifierait le chef des « Hors la loi » ? Allons, je vous suis, Parmeton... Il est dit que cette année je ne prendrai pas de vacances.

La nouvelle de l'arrestation du fameux détective Johnster fit grand bruit à New-York. Le coupable, avec cet orgueil qu'on remarque souvent chez les bandits, fit des aveux complets et parut se féliciter d'avoir si longtemps trompé la police.

Il s'appelait en réalité Georges Marteno. Deux fois condamné au Brésil, libéré au moment où le détective Johnster allait quitter sa patrie pour venir s'engager dans la police de New-York, Marteno avait été frappé de la ressemblance qui existait entre eux. Désireux de faire peau neuve, il avait pris le même bateau que son compatriote et à l'arrivée à New-York avait poignardé le détective près d'un hangar dans lequel il avait ensuite traîné le corps. Puis il avait mis le feu au bâtiment après avoir dépouillé sa victime de tous ses papiers d'identité. Le corps carbonisé de l'infortuné ne fut pas identifié et Marteno osa se présenter au bureau principal de la police d'Etat comme étant l'inspecteur Johnster de Rio-de-Janeiro.

La réputation de Johnster était déjà grande. On accueillit le bandit comme un confrère dont le concours serait des plus précieux et Marteno, qui connaissait fort bien la pègre internationale, put arrêter deux malfaiteurs notoires.

Mais les appointements d'un simple inspecteur ne suffisaient pas à Marteno qui eut alors l'idée de fonder l'association des « Hors la loi » et prit pour second un redoutable individu nommé Bernak. A eux deux, munis des renseignements que pouvaient facilement se procurer l'inspecteur Johnster ayant la confiance de ses supérieurs, les deux complices purent en toute sécurité savoir quels condamnés seraient les premiers libérés. Prouver à ceux-ci que désormais une seule route leur restait possible, celle du crime, fut chose aisée. La bande se composa alors de huit hommes sous l'autorité du chef. Puis l'on essaya d'enrôler John Kerlain qui, bien qu'innocent, avait été condamné pour vol.

On sait comment le mari de Cecilia accueillit cette offre de complicité.

Toute l'affaire de la « Ville Rouge » fut révélée au public et s'expliquait enfin. Peter Hampt, le boiteux, et Richetonn, le myope, tous deux effrayés de se voir entraînés vers le crime, avaient réussi à échapper au chef. Johnster ou plutôt Marteno, déjà exaspéré par la résistance de Kerlain, décida de punir de mort les deux « déserteurs » comme il les appelait. Il en profiterait pour compromettre sérieusement Kerlain en exécutant les malheureux dans la villa appartenant à Cecilia. Une lettre de lui mais à l'écriture déguisée habilement, avertit ses compagnons d'infamie. Kerlain, cependant, ayant tenté de s'enfuir du bungalow de la scierie, avait été si brutalement frappé par Bernak, qu'il dut être laissé sur son grabat. L'exécution eut lieu, comme convenu, une demi-heure avant l'arrivée dans la maison isolée, de Daisy et de son fiancé.

Puis Johnster regagna sa demeure où, au matin, il recevait le coup de téléphone le réclamant pour une enquête à la « Villa Rouge ».

Ainsi s'expliquait qu'on n'eût relevé, sur le parquet de la maison tragique, outre les empreintes de pas des deux fiancés, de Noval et de l'inspecteur Johnster, six autres empreintes seulement. Celles du chef, Marteno, venu à l'heure du crime, se confondaient avec celles de Johnster accouru sur le lieu du drame.

Bonhor avait omis de détruire la lettre reçue et l'avait déchirée puis jetée dans la cheminée, après l'exécution des deux infortunés. Quant aux empreintes digitales des morts, il avait été facile à Johnster de les brûler grâce au flacon emporté par lui quand il avait compris quel danger constituerait l'identification des victimes. Noval examinait le jardin pendant que l'inspecteur opérait en toute tranquillité.

Au courant des moindres détails de l'enquête, il était facile au chef des « Hors la loi » de manœuvrer pour qu'on ne découvrît pas la dangereuse association. Comprenant que l'avoué Hoptins pouvait révéler le nom du mari de Cecilia et guider ainsi la police vers les coupables il avait profité, lors de sa visite chez le vieillard, de son subit malaise pour faire absorber au pauvre homme une forte dose de sa dangereuse potion.

— J'en étais arrivé, avait confié Parmeton aux reporters, à constater que, seul, Johnster pouvait être le chef de bande et j'allais prendre des renseignements le concernant à la police brésilienne lorsque Daisy Simsonn me révéla sa certitude de la culpabilité du détective. Une jeune manucure a réussi là où nos meilleurs policiers avaient échoué. La profession de cette personne lui fait instinctivement remarquer les mains de ceux qu'elle connaît. Elle n'avait cependant pas porté son attention sur les mains du détective Johnster mais, lors de sa brève captivité elle vit, quand le chef, au bungalow, lui tendit un stylo que ce bandit avait les doigts fins et l'ongle du pouce taché par la nicotine. Quand Johnster vint réclamer les services de la manucure elle reconnut immédiatement le bandit à ce détail, et fut certaine de ne pas faire erreur. Nous devons à cette charmante jeune femme la capture d'un redoutable malfaiteur, d'un criminel à l'habileté diabolique. Qui eût pensé que la craintive Daisy triompherait de Marteno-Johnster ?

On récompensa la jeune femme en lui versant une prime qui permit aux jeunes époux l'achat d'une voiture et de belles vacances.

Marteno fut condamné à mort et exécuté ainsi que son complice Bernak. Les autres s'en tirèrent avec cinq ans de prison et l'on espère qu'une fois leur peine finie ils se décideront à redevenir d'honnêtes citoyens car ils doivent enfin avoir compris que le crime n'assure jamais ni la fortune ni l'impunité.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

L'indice révélateur

Roman policier inédit

par ALBERT DUBEUX

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 6-11-40

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.60**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.